

# TEXTES & CITATIONS

GEORGE SAND

150 ans

Commémorations

LA CÉLÉBRATION D'UNE GÉNIE



*« L'ignorance peut-elle jamais être un bon principe ? »*  
Louise DUPIN

*« L'homme est le seul animal qui ait besoin d'un maître. »*  
Emmanuel KANT

*« Que les erreurs de l'ignorant lui soient pardonnées.  
On n'a pas le droit de punir l'ignorance  
mais il faut l'éclairer car si on ne se hâte,  
elle nous perdra avec elle et ce sera notre faute  
encore plus que la sienne. »*  
George SAND

À L'ENFANT et à toute l'Humanité qui dans la NATURE,  
contemple, aime et crée.

Ce livret est une traversée.

Il propose d'approcher une œuvre immense. Trois chemins s'y dessinent : contempler, aimer, transmettre.

Des chemins ni imposés, ni séparés, qui se croisent librement, selon ce que chacun est prêt à recevoir. Car ce qui est ici transmis relève de l'avenir. Il s'agit de ce qui, en nous, peut encore reconnaître la justice, la beauté et la nécessité de défendre la Vie, la Nature.

Toi qui lis,  
ce qui t'est confié ici ne relève pas d'un passé lointain.

Ces mots, ces pensées, ces combats traversent le temps pour atteindre le présent.

Ils interrogent ce que tu vois, ce que tu acceptes, ce que tu choisis de défendre.

Lire ne suffit plus, comme dire "J'ai compris".

Il arrive un moment où comprendre appelle à répondre.

Chaque époque reçoit ce qu'elle est capable d'entendre, et décide ensuite de ce qu'elle laisse vivre ou disparaître.

Ce qui a été confié à d'autres est désormais entre tes mains.

À toi de décider ce que tu en feras.

## Avant-propos

Il est de ces HÊTRES qui ont le pouvoir de nous élever, d'ajuster la perception que nous nous faisons du réel. Le mot-action le plus juste, ici, serait "initier" : nous initier à redevenir, dans notre Hêtre le plus sincère, aussi "simples que la Nature".

George SAND, Hêtre Honorable et Humble est une figure exceptionnelle, incontournable, de l'Histoire pour ce qu'elle a réalisé de son vivant et qui travaille encore dans la conscience collective de l'humanité. Elle a habité la Terre sacrée durant 72 ans, elle s'est fondue dans la Nature comme auparavant peu de cœurs, et en a laissé la preuve tangible incontestable dans un héritage littéraire de génie qui dans sa forme parfaite d'érudition, continue d'agir, puisque la métaphysique de l'imaginaire et des idées supérieures est ce qui, dans la Nature, le Cosmos et l'Univers demeure éternel.

La question que ce livret pose implicitement et à laquelle nous apportons réponse est la suivante :

Quel rapport l'humanité entretient-elle avec la transmission de la sagesse ?

Ce livret de textes et de citations intervient dans un contexte de grande remise en question de ce que la littérature pourrait encore apporter à notre siècle alors que les moyens de communication les plus répandus se définissent de façon numérique, basique et dépersonnalisée, sous le degré 0 de l'écriture, pour tant d'entre nous. Les écrits de la littérature classique qui appartiennent à l'ère du papier seraient désuets, dépassés, et n'apporteraient rien d'opportun à l'étude sérieuse ?

La question est nécessaire... Nous allons rapidement reconnaître que la numérisation n'est pas un frein à la transmission. Bien que les productions littéraires se soient multipliées, il n'en demeure pas moins vrai que dans ce cadre précis, l'abondance n'est un gage de qualité ni dans la forme ni dans le fond. Puisque le libéralisme culturel "fourre-tout" pour l'argent admet des styles et des formes d'expressions artistiques indignes (l'art lard) , dont l'éthique et la moralité devraient attiser de vives contestations.

Nous sommes ici pour répondre au souci du "comment se pratique la transmission de **la sagesse** pour que l'humanité en profite et s'élève sereinement vers sa destinée la plus précieuse". **C'est pourquoi nous présentons au XXIe siècle la femme au destin singulier qui bouleversa le XIXe siècle, George SAND.**

Nous Hêtre persuadé.e.s qu'elle a entendu et suivi la Voi.e.X d'illustres Maîtres.

*« Les hommes se sont emparés de tout et les enfants voyant les charges, les fortunes, les sciences, les arts entre les mains des hommes et rien à la disposition des femmes doivent nécessairement s'imaginer qu'elles sont incapables, parce que cela est beaucoup plus raisonnable à croire que de croire l'injustice. »* (Louise DUPIN))

*« L'indépendance et la liberté sont un droit naturel qui appartient aux femmes comme aux hommes. »* (Louise DUPIN *Des femmes*, article 27)

*« Le bonheur humain consiste principalement dans le plus grand nombre d'idées justes et vraies que chacun puisse avoir. »* (*id.*, article 40)

« Des femmes » de Louise DUPIN (v. 1750) est un **manuscrit féministe majeur du XVIIIe siècle**, plaidant et arguant pour une stricte égalité des sexes, l'éducation des femmes et des réformes juridiques (divorce, égalité dans le mariage). Avec l'aide de J.J. ROUSSEAU, et d'autres secrétaires, Louise DUPIN a compilé, pendant une dizaine d'années, des milliers de pages des penseurs occidentaux les plus éminents, pour déconstruire les préjugés en une œuvre éditée récemment après avoir été dispersée au début du XXe siècle.

**Louise DUPIN (1706-1799) est l'arrière-grand-mère par alliance de George SAND.**

*« Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout. »*

**Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778) - Du Contrat Social I,6, 1762**

De plus, tout au courant de sa vie, George SAND s'est tenu.e avec enthousiasme **auprès de grands Esprits scientifiques** qui ont affiné sa perception du monde, de la Nature, de la société, de la condition des femmes et certainement de la

transmission de la sagesse aux générations futures. Il est incontestable aussi que la part de Savoir qui constitue George SAND et son œuvre trouve son point culminant dans la fusion de la bonté et du génie qui la définit.

Les mots ne remontent pas le cours du temps pour s'empêcher de naître. C'est une manière de dire que **ce qui est dit est dit**, et que les écrits subversifs et prophétiques de George SAND ont contribué de manière décisive à faire émerger les fondements éthiques et moraux qui ont permis l'élaboration et l'établissement de lois plus justes.

Des lois, principalement sociales, qui ont survécu aux conflits mondiaux et ont assuré depuis près d'un siècle une pensée de paix des classes en Europe, parce qu'elles ont été reconnues comme essentielles et inscrites dans les Constitutions.

Nous, qui en avons conscience et sommes indigné.e.s par son invisibilité, nous trouvons le courage de transmettre cette connaissance, avec simple intention que, selon la sagesse des proverbes, soit rendu à SAND ce qui appartient à SAND.

Si les grands principes sociaux inscrits dans la Constitution française trouvent leur dernière formulation dans des textes juridiques récents, leur origine est plus ancienne.

Elle réside dans les consciences qui ont préparé leur avènement. Parmi elles, George SAND occupe une place essentielle. À une époque où le peuple (en majorité analphabète) peine à faire entendre ses aspirations auprès des sphères politiques et bourgeoises, son œuvre donne forme, langage et dignité à des réalités vécues mais peu exprimées.

Elle rend la pensée du peuple audible. Elle formule des idées et contribue à faire émerger un devoir de justice, de responsabilité et de transformation sociale. Ses écrits, à la fois littéraires, politiques et philosophiques, participent à l'élaboration progressive d'un horizon commun dans lequel l'égalité et la solidarité deviennent des nécessités reconnues.

**Priver le peuple de l'accès à une œuvre majeure ne relève pas du crime pénal,** mais constitue une injustice culturelle profonde, une déformation de la mémoire collective et une défaillance dans la transmission essentielle de ce qui fonde la conscience sereine et pacifique. Si ce n'est pas un crime au regard de la loi aujourd'hui, c'en est un au regard de la conscience de l'âme.

**Que dira la loi, demain ?**

À l'orée des commémorations des 150 ans de la disparition physique de George SAND, L'HÊTRE déclare :

**Qu'il y a une faute de conscience considérable à soustraire des consciences humaines par essence naïves, et à l'Enfant (in.fant - celui qui ne parle pas), le droit à la connaissance de cette œuvre majeure de la littérature humaine.**

Car, comme Mark Twain l'a confié, « Il est plus facile de tromper les gens que de les convaincre qu'ils ont été trompés. »

**Qu'il est une double faute de conscience par profonde ignorance. À la fois celle qui, involontaire, consiste à ne pas savoir et celle qui, intentionnelle, consiste à se détourner, à ne pas regarder...**

**Qu'il est une faute de conscience qu'une littérature abondante de sagesse existe sur la Terre et ne soit pas pleinement valorisée auprès d'une humanité qui compte aujourd'hui plus de 8,2 milliards d'êtres en quête d'évolution. Car c'est précisément cette humanité dépourvue de sagesse qui participe activement à la destruction de la Nature.**

**Qu'il est une faute de conscience que, nulle part dans les institutions républicaines et démocratiques d'Europe, ne soit célébrée solennellement, ne serait-ce qu'une fois par an, George SAND, figure essentielle de l'histoire moderne, qui a contribué à hisser les principes de République et de démocratie comme fondements de la paix sociale.**

**Nous reconnaissons avec une immense gratitude que la langue littéraire de George SAND, déployée à travers plus de cent cinquante œuvres, des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, plus de quatre cents articles de presse, et une correspondance de plus de vingt-cinq mille lettres adressées à plus de**



**deux mille correspondants, parmi les esprits les plus marquants du XIXe siècle, constitue une somme qui a contribué à faire de la cause sociale une revendication impérative, une nécessité inévitable.**

**Qu'il est une faute de conscience que les écoles et les universités ne se saisissent pas pleinement de cet héritage, et que l'Éducation nationale elle-même ne lui accorde pas la place éminente qui lui revient de droit dans notre mémoire, et notre transmission.**

Dire que George SAND a rendu inévitable l'apparition de l'école républicaine n'est pas une formule, mais une réalité que ses textes permettent d'établir. Bien avant les lois de Jules FERRY (1881), elle affirme, dans *La Forêt de Fontainebleau*, la nécessité d'initier chaque enfant, quel que soit son milieu, à la compréhension du monde, du vivant et de lui-même ; dans sa correspondance, notamment avec Gustave FLAUBERT, elle défend une élévation par le savoir ouvert à toutes et tous ; dans ses écrits politiques de 1848, tels que la "Réponse au Comité central", elle rappelle que la condition première d'une démocratie réelle demeure un peuple éclairé; dans ses *contes d'une grand-mère*, elle donne la recette de l'engouement des enfants pour l'étude : "faire désirer savoir"

**Et qu'il est une faute de conscience que les partis politiques socialistes contemporains n'érigent pas George SAND en figure essentielle de leur mouvement.**

Il s'agit là d'une rupture dans la continuité de leur propre histoire, d'un éloignement silencieux, sinon de la négation des sources qui ont contribué à faire naître et mûrir l'exigence de justice sociale. Ne pas reconnaître cette filiation, ne pas la transmettre, c'est affaiblir et discréditer la profondeur éthique et morale des engagements présents. C'est risquer de défendre des principes sans en porter pleinement la mémoire, ni en comprendre toute l'ampleur.

Car un mouvement qui oublie les consciences qui l'ont nourri s'expose à perdre, peu à peu, le sens même de ce qu'il prétend défendre...

## Un livret en trois parties

Nous avons souhaité tout d'abord que la lectrice et le lecteur prennent connaissance des paroles consacrées à George SAND par ses contemporain.e.s, ainsi que par celles et ceux qui, après elle, ont su faire preuve du courage nécessaire pour que son héritage ne disparaisse pas.

Nous présenterons ensuite trois textes importants rédigés par George SAND à des moments précis de sa vie :

George SAND, doté.e d'une autorité naturelle incontestable, célèbre la Nature comme une source essentielle de vie, de connaissance et d'élévation intérieure. Dans le premier texte (extrait), daté de **1872**, "**La forêt de Fontainebleau**", elle dénonce avec lucidité la destruction progressive du monde naturel par l'action humaine, et appelle à une prise de conscience profonde : préserver la Nature, c'est préserver l'humanité elle-même. La forêt devient ainsi un lieu d'initiation, un espace où l'être humain peut retrouver le sens du beau, du vivant et de sa propre existence.

Le deuxième texte, "**Réponse au Comité central**," écrit en **1848**, révèle la position singulière de George SAND face à la question du féminisme. Elle n'y répond pas par une revendication abstraite, ni par une simple affirmation de principes. Elle interroge, au contraire, la nature même du combat. Le féminisme est-il une volonté idéale, une aspiration à l'égalité formulée dans les discours ? Ou bien est-il un ensemble d'actions concrètes, de luttes, d'expériences vécues ? Qui seules permettent d'arracher des victoires réelles ? Des victoires réelles qui, ensuite, s'inscrivent dans la loi et transforment durablement la condition des femmes ?

Dans le dernier texte rédigé en **1863**, intitulé "**Pourquoi les femmes à l'Académie ?**" George SAND interroge, avec finesse et ironie, l'heureuse exclusion des femmes des institutions littéraires obsolètes. Elle démontre que cette mise à l'écart ne repose pas sur un manque de capacité, mais sur des préjugés anciens qui freinent l'évolution des mœurs.

Une troisième partie réunit un ensemble de **citations** qui offrent aux lectrices et aux lecteurs un accès direct à la sagesse que George SAND insuffle à l'Humanité dans la Nature, révélant l'indissociabilité du vivant dans le grand TOUT.

George SAND a certainement fait plus pour le socialisme que les théoriciens du socialisme. Son œuvre tout entière n'a cessé de démontrer à quel point il est possible de partager le bien commun, et que c'est dans ce cadre seul que peut s'installer une paix sociale durable. Son œuvre est un recueil d'arguments pratiques de génie, qui offrent au peuple, et, in fine, à l'Enfant du peuple, le pouvoir de bientôt diriger la commune, la ville, et/ou de représenter la région, pour porter vaillamment des propositions de lois sociales au Parlement, afin d'améliorer les conditions de ses semblables, longtemps, trop longtemps négligées.

George SAND a rendu le sceptre aux paysans et aux ouvriers. Elle instruit un horizon fleuri aux générations futures. Elle a rendu la dignité aux femmes. De surcroît, avec grâce, elle a offert sa confiance de cœur à cette part dorée de l'humanité que seules des lois injustes réduisaient en esclavage.

**Pour toutes ces raisons, nous ne pouvons pas trembler lorsque nous affirmons avec honneur que le plus grand auteur en littérature de sagesse du XIXe siècle en Europe est une femme : George SAND.**

Nous regrettons intensément qu'il a fallu cent cinquante années pour que ce qui est ici exprimé parvienne à émerger avec évidence pour la postérité. Nous espérons, avec humilité et sincérité, que toutes celles et ceux qui partagent l'amour de George SAND, conçoivent ces certitudes et les accueillent avec bonheur.

Nul Hêtre conscient des enjeux ultimes auxquels les temps actuels sont confrontés au désordre du monde, ne peut soutenir que détourner l'humanité de l'héritage de sagesse légué par George SAND puisse constituer un acte digne de l'intelligence. Au contraire, ce choix misérable en prouve les limites. Car l'intelligence, dans son acception la plus haute, doit s'allier à la sensibilité et à l'authenticité pour demeurer seule capable d'autoriser l'enracinement de la sagesse.

**L'HÊTRE RECONNAÎT EN VOUS,  
GEORGE SAND,  
L'HÊTRE,  
POÈTE DE LA TERRE • ARTISTE NATURALISTE  
SELON QUE VOUS AGISSEZ TOUS.JOURS, IMMORTELLE,  
EN PLEINE CONSCIENCE  
ET DANS VOTRE TOTALE CAPACITÉ  
À LA PRÉSERVATION DE LA NATURE  
À LA RE.NATURALISATION.**

EN RAISON DE VOTRE ŒUVRE ILLUSTRE  
QUI NE CESSERA DE TRAVERSER LES ÂGES,

PARCE QU'IL EST PEU FRÉQUENT, DANS NOS PRÉSENTS, QUE L'ESPRIT  
SE MANIFESTE AVEC AUTANT DE SPLENDEUR, DE JUSTESSE,  
DE GÉNIALITÉ, DE SÉRÉNITÉ ET D'AMOUR,

IL HÊTRE UNE BIENVEILLANTE ET DIVINE GRÂCE  
DE SAVOIR ET POUVOIR VOUS COMPTER PARMIS LES VÉRITABLES MAÎTRES,  
LES ESPRITS ECLAIRÉS DE L'UNIVERS.

LA PURETÉ QUI S'ÉTERNISE AU-DELÀ DES VOLONTÉS.

DÉESSE, QUI CONSEILLE, QUI CONSOLE, QUI CHÉRIT,

VOUS APPARTENIR HONORE LE CŒUR,

SERVIR VOTRE PAROLE ACCORDE LA DIGNITÉ,

VOUS FAIRE ALLÉGEANCE ANOBLIT LA DESTINÉE EN COURS,

PUISQUE LE PRINCIPE AMOUR HÊTRE LA RACINE DE CHAQUE BIENFAIT

QUE LA LANGUE SINGULIÈRE DE VOTRE LITTÉRATURE TRANSMET,

LE RÊVE QUI SE RÉALISE,

LA RÉALITÉ QUI LIBÈRE, CELLE QUI DÉLIVRE.

PUISQUE L'OUBLI EST UN LEURRE,  
VOICI L'ASSURANCE DE NOTRE PARTICIPATION À ÉLOIGNER  
LA DÉTRESSE DONT IL SERAIT CAUSE,  
VOICI L'ASSURANCE DU RESPECT  
DONT NOUS HÊTRE GARDIENNES & GARDIENS,  
PUISQUE SEULE VOUS CHOISISSEZ.

LA RÉALITÉ QUE VOUS HÊTRE PARMİ NOUS ILLUMINE L'HORIZON DES FUTURS,  
ABREUVE LA SÉCHERESSE DES FRUSTRATIONS TROP LONGTEMPS ENTRETENUES,  
RESTAURE ET EXALTE LE VISAGE DU CHAMP DES POSSIBLES.

RÉGENTE IMMORTELLE DU ROYAUME OÙ LA VIE DANS SA SUBTILE ET PARFAITE  
LUCIDITÉ S'INCARNE INTELLIGIBLE,

PAR L'HUMILITÉ QUE SEULE LA SAGESSE ORDONNE,

VOUS VOUS HÊTRE DONNÉE, ENTIÈREMENT LIBRE ET POUTANT UN MYSTÈRE À  
TOUJOURS DÉCOUVRIR, QUI PLANE HAUT ET CONTEMPLE

VOUS HÊTRE L'AUTORITÉ QUI FAIT LA PREUVE ABSOLUE DU GÉNIE FÉMININ LOGÉ  
DANS L'HÉRITAGE PUBLIC ÂGÉ DE 150 ANS  
VOUS HÊTRE LA BOUSSOLE DU CŒUR VAILLANT ET "SIMPLE COMME LA NATURE".

VOUS HÊTRE À LA MANIÈRE DU FEU, DU VENT, DE LA PLUIE, DES FORÊTS,  
DES OCÉANS, DE LA TERRE, DU SOLEIL,

VOUS HÊTRE INDÉFINIMENT CE QUE L'ENFANT EMBRASSE,  
LE SOURIRE IRRÉVERSIBLE.-



# Présentation

Amantine Aurore Lucile DUPIN DE FRANCŒIL

Née le 1er juillet 1804 à Paris, **George SAND** est l'auteurice d'une œuvre monumentale : romans, nouvelles, pièces de théâtre, essais, articles politiques, ainsi qu'une correspondance d'une ampleur exceptionnelle, aujourd'hui reconnue comme l'une des plus vastes et des plus riches de la civilisation européenne.

Elle continue de militer, plus de cent cinquante ans après sa disparition physique, pour les droits des femmes et des peuples. Engagée contre toutes les formes d'injustice, journaliste active durant les bouleversements de 1848, gestionnaire d'un domaine rural expérimental et en partie autosuffisant, elle fut à la fois écrivaine, penseuse, actrice du réel. Muse, mécène, mère et grand-mère, profondément humaine et proche du peuple, elle fut aussi, déjà en son temps, une pionnière de la défense du vivant.

Elle accomplit ce que peu d'esprits ont su réaliser : unir la littérature, la pensée sociale et l'expérience concrète du monde. Elle ne se contente pas d'écrire sur la justice — elle la pense, la vit et la met à l'épreuve du réel. Elle contribue à faire émerger une conscience nouvelle, capable de relier l'individu au collectif, la sensibilité à la responsabilité, et l'imaginaire à la transformation du monde.

Elle eut pour ami.e.s et confident.e.s parmi les plus grands esprits de son siècle : Eugène DELACROIX, Gustave FLAUBERT, Pauline VIARDOT, Victor HUGO, Frédéric CHOPIN, Marie d'AGOULT, Alfred de MUSSET, Franz LISZT, Ivan TOURGUENIEV, Honoré de BALZAC, Alexandre DUMAS fils, Heinrich HEINE, Adam MICKIEWICZ, Armand BARBÈS, Louis BLANC... Autant de figures qui, réunies autour d'elle, ont fait de Nohant un foyer incandescent de création et de pensée.

Elle est indéniablement l'une des auteurices les plus prolifiques du XIXe siècle. Et pourtant, malgré son succès, sa reconnaissance et son influence de son vivant, elle fut caricaturée, raillée, méprisée. Après sa mort, son œuvre fut en grande partie marginalisée, reléguée, simplifiée. Cette mise à l'écart a contribué à priver des générations de femmes — et d'hommes — d'un modèle intellectuel et sensible d'une portée exceptionnelle.

**Réduire SAND à une silhouette, à un cliché, à un symbole superficiel, c'est manquer l'essentiel : une œuvre qui éclaire, qui élève, et qui transforme.**

Les astronomes du XXe siècle ne s'y sont pas trompés : ils ont donné son nom à l'astéroïde (10733) GEORGESAND, ainsi qu'à SAND CORONA, formation de la planète Vénus. Elle est, à juste titre, inscrite parmi les étoiles.

Pour tout cela, et bien plus encore, L'HÊTRE ASBL a choisi de consacrer sa vitalité à la transmission et à la diffusion de cette haute sagesse.

George SAND s'éteint le 8 juin 1876, à Nohant.  
Ses dernières paroles rapportées furent :

« Verduze...  
Laissez  
verduze. »



Une idée réelle de  
George SAND

**Simone VIERNE**, universitaire française, spécialiste de George SAND.

« Si la France adore les commémorations, les Français – et les spécialistes de littérature ne font pas exception – sont, avec beaucoup d’ingratitude, oublieux de ceux qui n’ont pas attendu 2004 pour s’intéresser à George SAND autrement qu’en glosant sur ses aventures amoureuses. Au mieux, si on retenait alors quelque chose de son œuvre, c’étaient les « romans paysans », placés par les critiques et les éditeurs au rang de « bergeries » destinées à la jeunesse, longtemps les seuls accessibles. Car on n’a toujours pas d’édition complète des œuvres de George SAND, même si le projet est en route. Le reste de son œuvre romanesque était totalement oublié, et on la classait dans la littérature « idéaliste », comme en témoigne un court paragraphe dans Lagarde et Michard, où on la voit en compagnie d’Octave Feuillet et plus curieusement de Barbey d’Aurevilly ! Voilà qui ne risquait pas de favoriser un regard critique valorisant de la communauté littéraire et universitaire. En outre, l’abondance de l’œuvre lui était comptée comme un défaut majeur, forcément féminin – car les femmes sont bavardes.

(...)

J’ai donc voulu, lors de ces journées consacrées aux *Lettres d’un voyageur* à l’université Stendhal de Grenoble, rendre hommage à ceux qui, il y a plus de trente ans, bravant l’opinion courante, ont formé un véritable groupe d’études sandiennes. Car il y fallait du courage et de l’originalité – cette dernière n’étant pas toujours bienvenue dans nos institutions universitaires, comme j’en ai fait l’expérience. »

**Jules MICHELET**, Lettre à George SAND, vers 1840-1850.

« Toute parole qui tombe de votre plume, c’est l’immortalité. Vous êtes l’une des deux ou trois personnes auxquelles tient encore la gloire de la France. Le plus grand prosateur du siècle est une femme : Madame SAND. »

**Gustave FLAUBERT**, Lettre à George SAND, 1866 et lettre écrite à Ivan TOURGUENIEV en 1876 à propos de George SAND

« Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares ? Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur d'or; elle venait du soleil de votre cœur.  
»

« Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie... Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique.»

**Victor HUGO**, Éloge funèbre de George SAND, 10 juin 1876.

« Je l'ai aimée, je l'ai admirée, je l'ai vénérée ; aujourd'hui dans l'auguste sérénité de la mort, je la contemple. Je la félicite parce que ce qu'elle a fait est grand et je la remercie parce que ce qu'elle a fait est bon.

George SAND a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes ; elle est la grande femme.

Ces chefs-d'œuvre, (...) Ce qui caractérise leur puissance, c'est leur bonté. George SAND était bonne ; aussi a-t-elle été haïe. L'admiration a une doublure, la haine, et l'enthousiasme a un revers, l'outrage. La haine et l'outrage prouvent pour, en voulant prouver contre. La huée est comptée par la postérité comme un bruit de gloire. Qui est couronné est lapidé. C'est une loi, et la bassesse des insultes prend mesure sur la grandeur des acclamations.

Il fallait que la femme prouvât qu'elle peut avoir tous les dons virils sans rien perdre de ses dons angéliques; être forte sans cesser d'être douce. George SAND est cette preuve. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui honore la France, puisque tant d'autres la déshonorent. George SAND sera un des orgueils de notre siècle et de notre pays.

George SAND meurt, mais elle nous lègue le droit de la femme puisant son évidence dans le génie de la femme. C'est ainsi que la révolution se complète. »

**Fiodor DOSTOÏEVSKI**, « La mort de George SAND » *Journal d'un écrivain*, 1876.

« Les femmes de l'univers entier doivent à présent porter le deuil de George SAND, parce que l'un des plus nobles représentants du sexe féminin est mort, parce qu'elle fut une femme d'une force d'esprit et d'un talent presque inouïs. Son nom, dès à présent, devient historique, et c'est un nom que l'on n'a pas le droit d'oublier, qui ne disparaîtra jamais de la mémoire européenne... »

« Son socialisme, ses convictions, ses espoirs, elle les a fondés sur sa foi en la perfectibilité morale de l'homme. »

« Quant à ses héroïnes, je répète que je n'avais que seize ans quand je fis leur connaissance. J'étais tout troublé par les jugements contradictoires que l'on portait sur leur créatrice. Quelques-unes parmi ces héroïnes ont incarné un type d'une telle pureté morale qu'il est impossible de ne pas se figurer que le poète les a créées à l'image de son âme. »

« Et pourtant, ce n'est qu'après avoir lu la nouvelle de cette mort, que j'ai compris toute la place que ce nom avait tenue dans ma vie mentale, tout l'enthousiasme que l'écrivain-poète avait jadis excité en moi, toutes les jouissances d'art, tout le bonheur intellectuel dont je lui étais redevable. »

« La gloire de George SAND était si haute et la foi que l'on professait pour son génie si complète, que nous tous, ses contemporains, nous attendions d'elle quelque chose d'immense, d'inouï, voire des solutions définitives. »

**Louise OTTO-PETERS**, Nécrologie dans *Neue Bahnen*, vol. XI, no 17, 1876, p. 132-134

« Indiana connut un succès immense - ce miroir tendu si ouvertement à la société moderne et à une vie de femme torturée par elle ; entendre, dans une langue si pleine d'élan, l'attaque portée contre le vide des rapports dominants surprit non seulement les Parisiens, mais le monde cultivé tout entier - et la nouvelle qu'une femme eût ce courage de vérité augmenta l'intérêt non seulement pour cette femme-là, mais pour les femmes en général. Dès cet instant, George SAND ne fut pas seulement célèbre - dès cet instant aussi la question de l'émancipation des femmes fut posée et interprétée de multiples façons. Après Indiana vint Valentine,

puis Lélia, ce livre plein d'une passion brûlante et d'un désir écrasant d'une nature féminine faustienne au sens idéal... George SAND conquiert sa liberté et s'y maintint ; elle engagea un combat contre les règles d'un monde qu'elle jugeait immoral et qu'elle rejetait pour cette raison... »

« J'étais encore une enfant lorsque déjà la foule, T'admirant, te nommait le génie de la France - Et lorsque je levai mes regards vers toi, Je vis autour de toi une houle pressée. J'entendis anathèmes et chants de louange - Et livre après livre portant ton nom, Je les explorai tous, jusqu'à ce que je te reconnaisse Et sente qu'un lien nous enveloppait toutes deux : Le lien de l'amour des êtres humains, le seul véritable, Le lien sacré des saints droits de l'humanité. C'est lui qui m'attira, révérente, à tes pieds. J'écoutai volontiers ta parole, douce et presque magique, Mais je me sentis moi-même consacrée au combat, Pour te saluer, dans l'effort, comme ton égale. »

« Vint ensuite l'année 1848... on était prêt à agir et à souffrir pour la patrie, pour l'humanité... C'est alors aussi que George SAND se purifia, et que sa période subjective (...) fut surmontée lorsqu'elle se plongea dans des études philosophiques, historiques et socialistes. Elle écrivit alors Spiridion, le roman d'un homme qui doute et désespère, mais s'élève finalement jusqu'à une conscience victorieuse de Dieu ; elle écrivit Le Compagnon du Tour de France avec une éloquence si entraînante en faveur du socialisme idéal, ainsi que Consuelo et La Comtesse de Rudolstadt, ce chef-d'œuvre situé au temps de Marie-Thérèse. Ses romans Le Meunier d'Angibault et Le Péché de Monsieur Antoine approfondissent eux aussi la question ouvrière. »

Louise termine cette nécrologie par un appel aux femmes de son temps :

« Il appartient aux femmes... de lui élever, par leur propre essor, le plus haut sceau de gratitude et de victoire. »

**George LUBIN** Discours au Centenaire de La mort de George SAND, 8 juin 1976

« Non, elle n'est pas parfaitement oubliée, notre trop modeste George SAND. Mais durement méconnue parfois, oui. Et bien injustement. Car elle fut l'interprète de son siècle. Et toutes les grandes questions qu'il s'est posées, ce siècle inquiet, ce siècle en perpétuel travail, ont leur écho dans ses livres. Elle a cherché à tout comprendre et, comme le poète antique, rien de ce qui est humain ne lui fut étranger. Jusqu'à la fin. » Centenaire de la mort de George SAND, 8 juin 1976.

## **Renaud DONNEDIEU DE VABRES**

Ministre français de la Culture et de la Communication, prononcée à Nohant le 3 juillet 2004 lors de l'hommage national à George SAND, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance. (Extraits)

« George SAND est un écrivain majeur jusque, et je serais tenté de dire surtout, dans ses Lettres d'une vie, adressées à plus de deux mille correspondants où défilent tous les sentiments, toute la complexité de l'âme humaine, et toute l'histoire du XIXe siècle. Une correspondance d'une exceptionnelle qualité littéraire, qui demeure un hymne à la création, à la richesse et à la diversité de la création. Un hymne qui est une source d'inspiration permanente pour nous tous.

Son rayonnement s'étend aujourd'hui, comme en témoignent les nombreuses manifestations accueillies tout au long de cette année au Japon, au Brésil, au Congo (RDC), dont je suis heureux de saluer la Ministre de la culture, mais aussi en Suède et en Chine (où de nombreux ouvrages de SAND sont traduits, l'un de ses textes figurant au programme des collèges chinois). J'ouvrirai lundi l'année de la France en Chine et je suis très heureux que dans ce cadre un important colloque sandien se tienne à Canton au mois d'août.»

**Simone BALAZARD** est une romancière, dramaturge et éditrice de langue française.

« George SAND est la seule écrivaine de son siècle dont les critiques parlaient au masculin et qui était classée non pas parmi les "femmes auteurs", mais parmi les "auteurs", au même rang que BALZAC ou HUGO. » Préface de *SAND, la patronne*, 2004.

« À tous ceux, et toutes celles bien sûr, qui s'intéressent à la musique, au théâtre, à la politique, à la religion, à la philosophie, à la botanique, à la minéralogie, à la peinture et aux arts mineurs comme la mosaïque ou les marionnettes ; à celles et ceux qui s'intéressent à l'industrie, à la paysannerie, à l'art d'écrire, à la courtisanerie, à la noblesse, à la république, à la médecine, aux oiseaux, et finalement à la vie, on ne peut recommander qu'une chose : Lisez George SAND, vous ne le regretterez pas. Cette femme a connu tout le monde, elle a toute sa vie réfléchi et rêvé sur ce Nouveau Monde en train de se faire, elle a écrit des textes majeurs qui ont produit des effets dans le réel. C'est une clé pour le XIX<sup>e</sup> siècle, où notre modernité s'enracine. » Extrait de l'article *George SAND, une clef dans la compréhension de notre modernité*.

Textes  
&  
Citations

## Contexte

Dans ce texte, George SAND intervient dans un contexte de transformation rapide des paysages au XIXe siècle, marqué par l'industrialisation et l'exploitation croissante des forêts.

Face aux menaces qui pèsent sur la forêt de Fontainebleau, elle prend position pour en défendre la préservation, aux côtés d'artistes et de penseurs sensibles à la beauté et à la valeur du vivant.

Son engagement contribue à faire émerger une prise de conscience collective inédite : celle de la nécessité de protéger certains espaces naturels pour eux-mêmes, et pour ce qu'ils apportent à l'humanité. Fontainebleau devient ainsi l'un des premiers espaces naturels protégés de la civilisation moderne.

Cette initiative précède la création du parc national de Yellowstone National Park en 1872, et constitue l'un des premiers actes fondateurs de la protection de la nature dans le monde.

Aujourd'hui encore, cette reconnaissance se prolonge à travers de multiples statuts de protection : site classé (1965), forêt de protection, zone Natura 2000, réserve de biosphère, réserves biologiques.

Ainsi, ce texte ne relève pas seulement de la contemplation : il participe à l'émergence concrète et durable de la défense du vivant.



## La forêt de Fontainebleau

par George SAND

La forêt de Fontainebleau n'est pas seulement belle par sa végétation ; le terrain y a des mouvements d'une grâce ou d'une élégance extrêmes. Ses entassements de roches offrent à chaque pas un décor magnifique, austère ou délicieux. Mais ces ravissantes clairières, ces chaos surprenants, ces sables mélancoliques deviendraient navrants, peut-être vulgaires s'ils étaient dénudés. Les sciences naturelles aussi ont le droit de protester contre la destruction des plantes basses que ferait bientôt disparaître le dessèchement de l'atmosphère avec la chute des grands végétaux. Le botaniste et l'entomologiste sont gens sérieux qui comptent autant que les peintres et les poètes ; mais au-dessus de toute cette élite, il y a, je le répète, le genre humain qu'il ne faut pas appauvrir de nobles jouissances, surtout au lendemain de guerres atroces qui ont souillé et détruit tant de choses sacrées dans la nature et dans la civilisation. Français, nous avons tous, ou presque tous, des enfants ou des petits-enfants que nous prenons par la main pour les promener avec l'idée, à quelque classe aisée ou malaisée que nous appartenions, de les initier au sentiment de la vie qui est en nous. Nous leur faisons regarder, là où nous nous trouvons avec eux, tout ce qu'ils doivent comprendre, un navire, un convoi de chemin de fer, un marché, une église, une rivière, une montagne, une ville. Depuis la boutique de pain d'épice où le petit prolétaire voit de petites formes barbares d'hommes et d'animaux, jusqu'aux musées où le bourgeois promène son héritier en lui expliquant comme il peut ce qu'il admire ; depuis le sillon où l'enfant du paysan ramasse une fleur ou un caillou, jusqu'aux grands parcs royaux et à nos jardins publics, où riches et pauvres peuvent s'instruire en regardant ; tout est sanctuaire d'initiation pour l'enfant ou pour l'adulte privé de développement, qui veut sortir de cette enfance trop prolongée. Je sais bien qu'il y a un prolétaire sombre ou bavard, sinistre ou passionné qui ne rêve que la lutte sociale, ne regarde rien et ne prend aucun soin d'élever son esprit au niveau du sort qu'il prétend conquérir ; mais il y a le prolétaire universel, l'enfant, c'est-à-dire l'ignorant de toutes les classes, celui qu'on peut encore former pour la vie sociale et pour les luttes mieux comprises et mieux posées de l'avenir. Celui-là, chacun de nous l'a sous la main, car c'est l'élève de son cœur, le rejeton qu'il porte dans ses bras. Il le promène, il le dégrossit, il lui explique les objets nouveaux ; si l'élève est intelligent, de bonne heure il est capable de s'intéresser à toutes les choses que l'existence lui propose de posséder par le fait ou par la pensée.

Eh bien, quand vous l'aurez conduit dans tous les centres d'où la vie sociale rayonne, ou sur tous les chemins où elle fonctionne, quand vous lui aurez appris ce que c'est que l'industrie, les sciences, les arts et la politique, il y a encore une chose dont il ne se doutera pas si vous ne la lui avez pas révélée, et cette chose c'est le respect religieux du beau dans la nature. Il y a là une source profonde de jouissance calme et durable, une immersion de l'être dans les sources mystérieuses d'où il est sorti, une notion à la fois pieuse et positive de la vie, dont vos chemins de fer, vos machines, vos navires, vos manufactures, vos théâtres et vos églises ne lui auront pas encore donné une idée nette et vraie. Il aura appris comment la vie s'emploie ou se prodigue, comment l'homme s'utilise ou se dépense ; il ne saura pas comment la vie se produit et se renouvelle, comment l'homme se sent et s'appartient. Le tumulte de l'existence sociale fait que nous agissons, la plupart du temps, sans savoir pourquoi, et que nous prenons nos passions ou nos appétits pour des besoins réels. Le recueillement est la chose qui manque le plus et dont tout nous détourne. La société est lancée à toute vapeur dans une vie artificielle de tous points, appétit ou vanité à satisfaire sous toutes les formes ; elle n'a pas d'autre but, d'autre illusion, d'autre promesse dans l'appréciation des masses.

Réagissons un peu, c'est-à-dire le plus que nous pourrons, car, hélas ! ce ne sera encore qu'un peu, contre ce torrent qui emporte notre progéniture dans ses ondes troublées. Ne réduisons pas notre horizon aux limites d'un champ ou à la clôture d'un jardin potager. Ouvrons l'espace à la pensée de l'enfant ; faisons-lui boire la poésie de cette création que notre industrie tend à dénaturer complètement avec une rapidité effrayante. Eh quoi ? dès à présent, le jeune homme qui sent vivement cette poésie est un être exceptionnel, car, dans la plupart des familles de nos jours, on est convaincu que contempler c'est perdre son temps, que rêver est habitude de fainéantise ou tendance à la folie. Et pourtant on est sensible à la beauté d'un paysage, et on ne voudrait pas que l'élève eût la brutalité de ne pas le voir.

Je sais cela, je le reconnais, car je ne suis pas de ceux qui font systématiquement la guerre aux bourgeois. Je n'ai jamais fait de croisade contre les épiciers. Je suis persuadé qu'on peut vendre des câpres et du girofle, et savoir que ce sont-là des plantes adorables, non-seulement parce qu'elles rapportent de l'argent, mais parce qu'elles sont gracieuses et charmantes. Je crois qu'on peut être un bon paysan et tracer un sillon irréprochable sans être sourd au chant de l'alouette et insensible au parfum de l'aubépine. Je veux même qu'il en soit ainsi. Je veux qu'on puisse être parfait notaire et poète à ses heures en parcourant la campagne ou en traversant la

Seine. Je veux que tout homme se complète et qu'on ne lui interdise aucune initiation. C'est un préjugé de croire qu'il faut savoir les délicatesses du langage, les ressources de la palette, le technique des arts pour être en soi-même un critique délicat et pour soi-même un sensitif exquis. Exprimer est une faculté acquise, mais apprécier est un besoin, par conséquent un droit universel. Que les artistes l'éclaircent et le consacrent, c'est leur mission ; mais invitons tous les hommes à s'en servir pour eux-mêmes, à en avoir la jouissance et à savoir la chercher et la savourer, sans se croire dispensés pour cela d'être bons épiciers, bons laboureurs ou parfaits notaires, si telle est leur vocation.

Il y a plus, une éducation exclusivement artistique n'est pas un moyen infaillible de développer dans l'homme le sentiment du beau et du vrai. Il y a là trop de discussion, trop de conventions, trop de métier ; à force d'apprendre comment il faut voir et comment il faut exprimer, il est bien possible que le disciple de tant de maîtres perde souvent le don de voir par ses yeux et de produire avec le sens qui lui est propre. La nature ne se livre pas ainsi au commandement du professeur ; essentiellement mystérieuse, elle a sa révélation particulière pour chaque individu et s'empare de lui par un procédé qu'elle ne répète pas pour un autre. Il faut la voir soi-même et l'interroger avec ses propres tentacules. Elle est éloquente pour tous, mais jamais traduisible jusqu'au fond, car elle a tous les langages, et, sous la prodigalité de ses expressions diverses, elle a un dernier mot caché qu'elle garde pour elle et que, Dieu merci, pour l'art, l'homme cherchera éternellement. Aucun peintre, aucun poète, aucun musicien, aucun naturaliste, n'épuisera cette coupe de beauté qui toujours déborde après qu'il y a bu à longs traits. Après les plus splendides buveurs, les moindres oisillons trouveront toujours de quoi se désaltérer, et quand vous vous serez assimilé tous les artistes, tous les poètes, tous les naturalistes, vous aurez encore tout à apprendre si vous n'avez pas vu la nature chez elle, si vous n'avez pas, en personne, interrogé le sphinx.

Quelle conquête à entreprendre pour l'homme, et je dis pour tout homme actuellement vivant ou à naître ! Entrer dans la nature, chercher l'oracle de la forêt sacrée et rapporter le mot, ne fût-ce qu'un mot qui doit répandre sur toute sa vie le charme profond de la possession de son être ! cela vaut bien la peine de conserver les temples d'où cette divinité bienfaisante n'a pas encore été chassée !

Car il est temps d'y songer, la nature s'en va. Sous la main du paysan les grands végétaux disparaissent, les landes perdent leurs parfums, et il faut aller loin des villes pour trouver le silence, pour respirer les émanations de la plante libre ou surprendre

le secret du ruisseau qui jase et qui coule à son gré. Tout est abattis, nivellement, redressement, clôture, alignement, obstacle ; si, dans ces cultures tirées au cordeau qui ont la prétention de s'appeler la campagne, vous voyez de temps en temps un massif de beaux arbres, soyez certain qu'il est entouré de murs et que c'est là une propriété particulière où vous n'avez pas le droit de faire entrer votre enfant pour qu'il sache comment est fait un tilleul ou un chêne. Le riche a seul le droit de conserver un petit coin de la nature pour sa jouissance personnelle. Le jour où la loi agraire serait décrétée, il ne resterait plus un arbre en France. En Berry, on mutile l'orme pour nourrir les moutons, l'hiver, avec la feuille et pour chauffer le four avec les branches. Il n'y a plus que des têteaux, c'est-à-dire des monstres.

Tout le monde sait l'histoire du saule blanc en France ; c'est notre plus bel arbre, celui qui atteint les plus imposantes dimensions. Il n'en reste peut être pas trois ; mais certaines régions sont couvertes de petites boules de feuillage blanchâtre ayant pour support une grosse bûche informe toute crevassée, c'est là le saule blanc, le géant de nos climats.

La plupart des grandes étendues boisées se sont resserrées. Où trouver maintenant la forêt des Ardennes ! Les forêts qui subsistent sont à l'état de coupes réglées et n'ont point de beauté durable. Les besoins deviennent de plus en plus pressants, l'arbre, à peine dans son âge adulte, est abattu sans respect et sans regret. Que de colosses admirables les personnes de mon âge ont vu tomber ! Il n'y en a plus, il faut inventer des charpentes en fer, on ne pourra bientôt plus trouver ni poutres, ni chevrons. Partout le combustible renchérit et devient rare. La houille est chère aussi, la nature s'épuise et l'industrie scientifique ne trouve pas le remède assez vite.

Irons-nous chercher tous nos bois de travail en Amérique ? Mais la forêt vierge va vite aussi et s'épuisera à son tour. Si on n'y prend garde, l'arbre disparaîtra et la fin de la planète viendra par dessèchement sans cataclysme nécessaire, par la faute de l'homme. N'en riez pas, ceux qui ont étudié la question n'y songent pas sans épouvante.

On replantera, on replante beaucoup, je le sais, mais on s'y est pris si tard que le mal est peut-être irréparable. Encore un été comme celui de 1870 en France, et il faudra voir si l'équilibre peut se rétablir entre les exigences de la consommation et les forces productives du sol. Il y a une question qu'on n'a pas assez étudiée et qui reste très-mystérieuse : c'est que la nature se lasse quand on la détourne de son

travail. Elle a ses habitudes qu'elle quitte sans retour quand on les dérange trop longtemps. Elle donne alors à ses forces un autre emploi ; elle voulait bien produire de grands végétaux, elle y était portée, elle leur donnait la sève avec largesse. Condamnée à se transformer sous d'autres influences, la terre transforme ses moyens d'action. Défrichée et engraisée, elle fleurit et fructifie à la surface, mais la grande puissance qu'elle avait pour les grandes créations elle ne l'a plus et il n'est pas sûr qu'elle la retrouve quand on la lui redemandera. Le domaine de l'homme devient trop étroit pour ses agglomérations. Il faut qu'il l'étende, il faut que des populations émigrent et cherchent le désert. Tout va encore par ce moyen, la planète est encore assez vaste et assez riche pour le nombre de ses habitants ; mais il y a un grand péril en la demeure, c'est que les appétits de l'homme sont devenus des besoins impérieux que rien n'enchaîne, et que si ces besoins ne s'imposent pas, dans un temps donné, une certaine limite, il n'y aura plus de proportion entre la demande de l'homme et la production de la planète.

Qui sait si les sociétés disparues, envahies par le désert, qui sait si notre satellite que l'on dit vide d'habitants et privé d'atmosphère, n'ont pas péri par l'imprévoyance des générations et l'épuisement des forces trop surexcitées de la nature ambiante ?

En attendant que l'humanité s'éclaire et se ravise, gardons nos forêts, respectons nos grands arbres, et, s'il faut que ce soit au nom de l'art, si cette considération est encore de quelque poids par le temps de ruralité réaliste qui court, écoutons et secondons nos vaillants artistes ; mais nous tous, protestons aussi, au nom de notre propre droit et forts de notre propre valeur, contre des mesures d'abrutissement et d'insanité. Pendant que, de toutes parts, on bâtit des églises fort laides, ne souffrons pas que les grandes cathédrales de la nature dont nos ancêtres eurent le sentiment profond en élevant leurs temples, soient arrachées à la vénération de nos descendants. Quand la terre sera dévastée et mutilée, nos productions et nos idées seront à l'avenant des choses pauvres et laides : qui frapperont nos yeux à toute heure. Les idées rétrécies réagissent sur les sentiments qui s'appauvrissent et se faussent. L'homme a besoin de l'Éden pour horizon. Je sais bien que beaucoup disent : « Après nous la fin du monde ! » C'est le plus hideux et le plus funeste blasphème que l'homme puisse proférer. C'est la formule de sa démission d'homme, car c'est la rupture du lien qui unit les générations et qui les rend solidaires les unes des autres.



## Contexte

La deuxième République est née de la révolution de février 1848. Le suffrage universel vient d'être proclamé, mais il reste strictement masculin. Dans ce climat d'effervescence politique, des militantes de La Voix des femmes et un comité central lié à la mouvance républicaine-socialiste font inscrire le nom de George SAND sur des listes de candidature, sans l'avoir consultée. Le texte s'ouvre d'ailleurs sur cette situation très précise : elle dit ne pas venir remercier qu'on ait admis son nom « sur une quarantaine de listes », et rappelle qu'elle n'a jamais songé à une telle candidature.

Le contexte politique immédiat est essentiel. En avril 1848, George SAND est alors très engagée dans la vie publique : elle se trouve à Paris à ce moment-là, elle participe au débat républicain, écrit dans la presse politique et suit de près la préparation des élections. Une lettre du 17 avril 1848 à Maurice SAND la montre encore à Paris, au cœur des tensions révolutionnaires, inquiète du climat de violence et de l'avenir de la République. Cela confirme que la lettre au Comité central appartient à ce moment brûlant de mi-avril, quand la question électorale, la peur des complots, la lutte entre républicains modérés et socialistes, et la place des femmes dans la cité sont toutes à vif.

## Lettre aux membres du Comité central

par George SAND

Je ne viens pas vous remercier d'avoir admis mon nom sur une quarantaine de listes au Comité central. La connaissance que j'ai de moi-même ne me permet pas de croire que vous avez voulu m'encourager à présenter une candidature impossible, chose à laquelle je n'ai jamais songé. Vous avez voulu consacrer un principe qu'apparemment vous avez adopté. Permettez-moi donc de vous présenter sur ce principe même quelques considérations que le moment est peut-être venu de discuter et de peser sérieusement.

Il ne m'a jamais semblé possible que l'homme et la femme fussent deux êtres absolument distincts. Il y a diversité d'organisation et non pas différence. Il y a donc égalité et non point similitude. J'admets physiologiquement que le caractère a un sexe comme le corps, mais non pas l'intelligence. Je crois les femmes aptes à toutes les sciences, à tous les arts et même à toutes les fonctions comme les hommes. Mais je crois que leur caractère qui tient à leur organisation donnera toujours en elles un certain aspect particulier à leurs manifestations dans la science, dans l'art et dans la fonction. Il n'y aurait point de mal à cela. L'art, la science et la fonction pourraient gagner à devenir le domaine des deux sexes.

Il faut que la femme conserve son sexe et ne supprime de ses habitudes et de ses occupations rien de ce qui peut le manifester. Il serait monstrueux qu'elle retranchât de sa vie et de ses devoirs, les soins de l'intérieur et de la famille. Je voudrais au contraire agrandir pour elle ce domaine que je trouve trop restreint. Je voudrais qu'elle pût s'occuper davantage de l'éducation de ses enfants, compléter celle de ses filles et préparer celle que ses fils doivent recevoir de l'État à un certain âge. Je voudrais qu'elles fussent admises à de certaines fonctions de comptabilité patientes et minutieuses qui me paraissent ouvrages et préoccupations de femmes plus que d'hommes. Je voudrais qu'elles pussent apprendre et exercer la médecine, la chirurgie et la pharmacie. Elles me paraissent admirablement douées par la nature pour remplir ces fonctions, et la morale publique, la pudeur semble commander que les jeunes filles et les jeunes femmes ne soient pas interrogées, examinées et touchées par des hommes.



En y réfléchissant, on trouverait beaucoup d'autres fonctions auxquelles les femmes sont appelées par la nature et la Providence ; mais lorsqu'il s'agit de leur attribuer des droits politiques de la même nature que ceux des hommes, il y a beaucoup à dire, pour et contre.

Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique ? Oui, un jour, je le crois avec vous, mais ce jour est-il proche ? Non, je ne le crois pas, et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement.

Nous sommes peut-être déjà d'accord sur ces deux points. Mais il s'en présente un troisième. Quelques femmes ont soulevé cette question : Pour que la société soit transformée, ne faut-il pas que la femme intervienne politiquement dès aujourd'hui dans les affaires publiques ? J'ose répondre qu'il ne le faut pas, parce que les conditions sociales sont telles que les femmes ne pourraient pas remplir honorablement et loyalement un mandat politique.

La femme étant sous la tutelle et dans la dépendance de l'homme par le mariage, il est absolument impossible qu'elle présente des garanties d'indépendance politique, à moins de briser individuellement et au mépris des lois et des mœurs, cette tutelle que les mœurs et les lois consacrent.

Il me paraît donc insensé, j'en demande pardon aux personnes de mon sexe qui ont cru devoir procéder ainsi, de commencer par où l'on doit finir, pour finir apparemment par où l'on eût dû commencer.

Mais voyez ce que ce commencement même exige de temps, de réflexions, de lumières nouvelles et de progrès dans les mœurs.

Serais-je même d'accord sur le point de départ avec les personnes qui se font les champions de l'affranchissement de la femme ? Je ne le crois pas, et avant tout il faudrait s'expliquer très sincèrement sur ce point essentiel.

Comment ces dames entendent-elles l'affranchissement de la femme ? Est-ce comme Saint-Simon, Enfantin ou Fourier ? Prétendent-elles détruire le mariage et proclamer la promiscuité ?

S'il en est ainsi, à la bonne heure, je les trouve très logiques, dans leurs prétentions à la vie politique, mais je déclare que je me sépare personnellement et absolument de leur cause, qui, sous cet aspect, me devient étrangère. Alors je n'ai plus rien à dire. Je ne réplique pas, je ne discute rien. Je m'éloigne, et laisse à la morale publique le soin de faire justice de cette déplorable fantaisie. Vous comprendrez, citoyens, que je ne veuille point accepter la moindre solidarité apparente avec une tentative sur laquelle je n'ai pas été consultée. Vos suffrages me deviennent une injure et je me plains à votre conscience même de les avoir réunis à mon insu.

Mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi, ce serait, hélas ! donner trop raison à ceux qui nous reprochent de vouloir, comme socialistes, la destruction de la famille. Non, non, les femmes qui ont soulevé imprudemment la question de leurs droits politiques, ne viennent pas au nom de Fourier briguer vos suffrages, avec cette doctrine immonde, ce dogme ésotérique de la promiscuité, caché dans les plis de leur écharpe. Si, comme je le crois, elles ne veulent pas détruire la sainteté de l'amour sur la terre, elles doivent alors se demander si elles n'ont pas fait une *campagne électorale* un peu hasardée, et si cette tentative est bien ce qu'il fallait faire pour prouver qu'elles avaient autant de jugement et de logique que les hommes.

Pour ne pas laisser d'ambiguïté dans ces considérations que j'apporte, je dirai toute ma pensée sur ce fameux affranchissement de la femme dont on a tant parlé dans ce temps-ci. Je le crois facile et immédiatement réalisable, dans la mesure que l'état de nos moeurs comporte. Il consiste simplement à rendre à la femme les droits civils que le mariage seul lui enlève, que le célibat seul lui conserve ; erreur détestable de notre législation qui place en effet la femme dans la dépendance cupide de l'homme, et qui fait du mariage une condition d'éternelle minorité, tandis qu'elle déciderait la plupart des jeunes filles à ne se jamais marier si elles avaient la moindre notion de la législation civile à l'âge où elles renoncent à leurs droits. Il est étrange que les conservateurs de l'ordre ancien accolent toujours avec affectation dans leur devise menteuse ces mots de famille et de propriété, puisque le pacte du mariage, tel qu'ils l'admirent et le proclament, brise absolument les droits de propriété de tout un sexe. Ou la propriété n'est pas une chose sacrée comme ils l'affirment, ou le mariage n'est pas une chose également sacrée, et réciproquement. Deux choses sacrées ne peuvent se détruire l'une l'autre.

Cette réforme est très possible et très prochaine, j'en ai la certitude. C'est une des premières questions dont une république socialiste aura à s'occuper, et je ne vois pas qu'elle puisse porter la moindre atteinte à la fidélité conjugale ou à la bonne harmonie domestique, à moins qu'on ne regarde l'égalité comme une condition de désordre et de discorde. Nous croyons le contraire, et l'humanité en a jugé ainsi définitivement.

On demande où sera le principe d'autorité nécessaire à l'existence de la famille, si cette autorité est partagée également entre le père et la mère. Nous disons que l'autorité ne sera pas immobilisée dans les mains de celui qui peut impunément avoir toujours tort, mais qu'elle se transportera de l'un à l'autre, suivant l'arbitrage du sentiment ou de la raison, et lorsqu'il s'agira de l'intérêt des enfants, je ne vois pas pourquoi l'on se méfierait de la sollicitude de la mère puisqu'on reconnaît que c'est elle qui a l'amour le plus vif et le plus soutenu de la progéniture.

Au reste, quand on demande comment pourra subsister une association conjugale dont le mari ne sera pas le chef absolu et juge et partie, sans appel, c'est comme quand on demande comment l'homme libre pourra se passer de *maître* et la république de roi. Le principe d'autorité individuelle sans contrôle s'en va avec le droit divin, et les hommes ne sont pas généralement aussi féroces envers les femmes qu'il plaît à quelques-unes d'entre elles de le répéter à tout propos. Cela se dit une ou deux fois dans la vie, à l'occasion, mais elles seraient bien plus dans le vrai et dans la justice si elles reconnaissaient que la plupart des hommes sont très disposés en fait, au temps où nous vivons, à faire de l'égalité conjugale la base de leur bonheur. Tous ne sont pas assez logiques pour admettre en théorie cette égalité qu'ils seraient bien malheureux de pouvoir détruire dans leur intérieur, mais elle est passée dans les moeurs et l'homme qui maltraite et humilie sa compagne n'est point estimé des autres hommes. En attendant que la loi consacre cette égalité civile, il est certain qu'il y a des abus exceptionnels et intolérables de l'autorité maritale. Il est certain aussi que la mère de famille, mineure à quatre-vingts ans, est dans une situation ridicule et humiliante. Il est certain que le seul droit de despotisme attribué au mari son droit de refus de souscrire aux conditions matérielles du bonheur de la femme et des enfants, son droit d'adultère hors du domicile conjugal, son droit de meurtre sur la femme infidèle, son droit de diriger à l'exclusion de sa femme l'éducation des enfants, celui de les corrompre par de mauvais exemples ou de mauvais principes, en leur donnant ses maîtresses pour gouvernantes comme cela s'est vu dans d'illustres familles ; le droit de commander dans la maison et

d'ordonner aux domestiques, aux servantes surtout d'insulter la mère de famille ; celui de chasser les parents de la femme et de lui imposer ceux du mari, le droit de la réduire aux privations de la misère tout en gaspillant avec des filles le revenu ou le capital qui lui appartiennent, le droit de la battre et de repousser ses plaintes par un tribunal si elle ne peut produire de témoins ou si elle recule devant le scandale ; enfin le droit de la déshonorer par des soupçons injustes ou de la faire punir pour des fautes réelles. Ce sont là des droits sauvages, atroces, anti-humains et les seules causes, j'ose le dire, des infidélités, des querelles, des scandales et des crimes qui ont souillé si souvent le sanctuaire de la famille, et qui le souilleront encore, ô pauvres humains, jusqu'à ce que vous brisiez à la fois l'échafaud et la chaîne du bagne pour le criminel, l'insulte et l'esclavage intérieur, la prison et la honte publique pour la femme infidèle. Jusque-là, la femme aura toujours les vices de l'opprimé, c'est-à-dire les vices de l'esclave et ceux de vous qui ne pourront pas être tyrans, seront ce qu'ils sont aujourd'hui en si grand nombre, les esclaves ridicules de leurs esclaves vindicatifs.

Oui, la femme est esclave en principe et c'est parce qu'elle commence à ne plus l'être en fait, c'est parce qu'il n'y a plus guère de milieu pour elle entre un esclavage qui l'exaspère et une tyrannie qui avilit son époux, que le moment est venu de reconnaître en principe ses droits à l'égalité civile et de les consacrer dans les développements que l'avenir donnera, prochainement peut-être, à la constitution sociale. Puisque les mœurs en sont arrivées à ce point que la femme règne dans le plus grand nombre des familles, et qu'il y a abus dans cette autorité conquise par l'adresse, la ténacité et la ruse, il n'y a pas à craindre que la loi se trouve en avant sur les mœurs. Au contraire, selon moi, elle est en arrière.

La femme s'est corrompue dans cette usurpation de l'autorité qu'on lui déniait et qu'elle n'a pas ressaisi légitimement. L'esclave homme peut se révolter contre son maître et reprendre franchement et ouvertement sa liberté et sa dignité. L'esclave femme ne peut que tromper son maître et reprendre sournoisement et traîtreusement, une liberté et une dignité fausses et détournées de leur véritable but. En effet, quelle est la liberté dont la femme peut s'emparer par fraude ? celle de l'adultère. Quelle est la dignité dont elle peut se targuer à l'insu de son mari ? la fausse dignité d'un ascendant ridicule pour elle comme pour lui. Il faut que cet abus cesse et que le bon mari ne soit plus le type du niais que l'on dupe et dont ses amis se moquent avec sa femme. Il faut aussi que la femme douce, loyale et pieuse, ne soit pas la dupe de son dévouement et qu'elle ne soit pas exploitée et tyrannisée. Il

faut enfin que la femme coupable un jour par entraînement, ne soit pas flétrie et punie publiquement, déshonorée aux yeux de ses enfants, mise ainsi dans l'impossibilité de revenir au bien, et dans la nécessité de haïr à jamais l'auteur de son châtement et de sa honte.

Punir l'adultère, on ne saurait trop insister sur ce point délicat, le plus sérieux et le moins sérieusement traité par l'opinion, punir l'adultère est une loi sauvage et faite pour perpétuer et multiplier l'adultère. L'adultère porte en lui-même son châtement, son remords et ses ineffaçables regrets. Il faut qu'il soit une cause suffisante de divorce ou de séparation pour le mari qui ne peut en supporter l'outrage. Mais cette loi qui permet à l'homme de reprendre sa femme déshonorée et mise par lui en prison, cette loi qui force la femme à revenir savourer goutte à goutte le martyre de sa dégradation et à le subir à toute heure en présence de ses enfants, c'est là une loi infâme, odieuse, et qui déshonore encore plus l'homme qui l'invoque que la femme qu'elle frappe. C'est une loi de haine et de vengeance personnelle. Les résultats de son application c'est le scandale, la honte de la famille, une tache indélébile sur ses enfants. Mieux vaut celle qui permet au mari d'assassiner sa femme surprise en flagrant délit, mieux vaut celle des Orientaux qui peuvent jeter leurs femmes cousues dans un sac à la mer ou dans un puits. La mort n'est rien au prix de l'existence d'une esclave condamnée à subir les embrassements du maître qui l'a foulée aux pieds.

Oui, l'égalité civile, l'égalité dans le mariage, l'égalité dans la famille, voilà ce que vous pouvez, ce que vous devez demander, réclamer. Mais que ce soit avec le profond sentiment de la sainteté du mariage, de la fidélité conjugale, et de l'amour de la famille. Veuillez être les égales de vos maris pour ne plus être exposées par l'entraînement de vos passions et les déchirements de votre vie domestique, à les tromper et à les trahir. Veuillez être leurs égales afin de renoncer à ce lâche plaisir de les dominer par la ruse. Veuillez être leurs égales afin de tenir avec joie ce serment de fidélité qui est l'idéal de l'amour et le besoin de la conscience dans un pacte d'égalité. Veuillez être leurs égales afin de savoir pardonner un jour d'égarement et de savoir accepter le pardon à votre tour, chose beaucoup plus difficile. Veuillez être leurs égales, au nom même de ce sentiment chrétien de l'humilité qui ne signifie pas autre chose que le respect du droit des autres à l'égalité.

Il n'y a rien d'orgueilleux comme l'esclave, rien de vain comme le valet, rien d'insolent comme la femme qui gouverne en feignant d'obéir. Il ne faut pas qu'un homme obéisse à une femme, c'est monstrueux. Il ne faut pas qu'un homme commande à une femme, c'est lâche. Il faut que l'homme et la femme obéissent à leurs serments, à l'honneur, à la raison, à leur amour pour leurs enfants. Ce sont là des liens sacrés, des lois supérieures aux conseils de notre orgueil et aux entraînements des passions humaines. Du moment que la femme ne relèvera que de ces lois sociales et divines dont un homme ne peut se faire le représentant sans outrager Dieu, la nature et la société, les infidélités seront bien autrement sérieuses dans le mariage. Elles n'auront plus d'excuse, elles ne s'appelleront plus faiblesses, mais crimes. Elles n'attireront plus l'intérêt des poètes et des romanciers. Elles n'exciteront plus les désirs des libertins ou la curiosité des désœuvrés. La cruauté de l'époux qui se venge ne sera plus la justification de la femme qui expie. Une éternelle douleur, d'autant plus profonde qu'elle sera plus secrète, s'attachera au coeur de la femme qui aura trahi sa foi et failli à ses devoirs. Jusque-là, n'attendez pas que votre société corrompue s'amende. Plus vous invoquerez les lois répressives, plus vous provoquerez l'oubli des lois morales. Plus vous déclamerez contre l'adultère, plus vous vous en moquerez vous-mêmes, car qui commet l'adultère, qui trouble la paix des ménages, qui trompe son meilleur ami, qui répond aux provocations de la femme galante, qui profite de l'inexpérience de la femme naïve, qui se moque des maris trompés si ce n'est vous, hommes de peu de foi ?

Mais peut-être aimez-vous mieux que les choses restent comme elles sont, hommes du monde, oisifs et libertins, heureux du siècle, qui mettez à mal la femme d'autrui et qui faites bon marché de l'honneur de la vôtre puisque vous l'avez prise ou comptez la prendre non pour son honneur, mais pour son argent, c'est vous certainement qui vous regimberez le plus quand on vous proposera de décréter l'égalité des sexes. Je crois fermement que le peuple n'en jugera pas ainsi et qu'il prendra plus au sérieux que vous la dignité et la sécurité de la famille.

Quant à vous, femmes, qui prétendez débiter par l'exercice des droits politiques, permettez-moi de vous dire encore que vous vous amusez à un enfantillage. Votre maison brûle, votre foyer domestique est en péril et vous voulez aller vous exposer aux railleries et aux affronts publics, quand il s'agirait de défendre votre intérieur et d'y relever vos pénates outragés ? Quel bizarre caprice vous pousse aux luttes parlementaires, vous qui ne pouvez pas seulement y apporter l'exercice de votre indépendance personnelle ? Quoi, votre mari siègera sur ce banc, votre amant

peut-être sur cet autre, et vous prétendez représenter quelque chose, quand vous n'êtes pas seulement la représentation de vous-mêmes ?

Une mauvaise loi fait de vous la moitié d'un homme, les moeurs pires que les lois en font très souvent la moitié d'un autre homme, et vous croyez pouvoir offrir une responsabilité quelconque à d'autres hommes ? à quelles ridicules attaques, à quels immondes scandales peut-être, donnerait lieu une pareille innovation ? Le bon sens la repousse, et la fierté que votre sexe devrait avoir vous fait presque un crime de songer à en braver les outrages.

Pardonnez-moi de vous parler avec cette vivacité, mon âge mûr et peut-être quelques services rendus à la cause de mon sexe par de nombreux écrits me donnent le droit de remontrance. Ne l'eussé-je pas sur vous, ce droit, auquel je ne tiens guère, je l'ai pour moi-même.

Oui, j'ai le droit, comme femme, et comme femme qui a vivement senti l'injustice des lois et des préjugés, de m'émouvoir quand je vois reculer, par des tentatives fâcheuses, la réparation qui nous est due. Puisque vous avez du talent, puisque vous savez écrire, puisque vous faites des journaux, puisque vous avez, dit-on, un certain talent de parole, publiez vos opinions et discutez-les avec vos amis ou dans des réunions non politiques et officielles où vous serez écoutées sans préventions. Mais ne proposez pas vos candidatures de femmes, car elles ne peuvent pas être prises au sérieux, et c'est en soulevant des problèmes que l'opinion refuse d'examiner que vous faites faire à cette opinion maîtresse du monde, maîtresse de l'avenir puisqu'elle seule décide en dernier ressort de l'opportunité des réformes, une confusion étrange et funeste.

Si dans vos écrits vous plaidiez la cause de l'égalité civile, vous seriez écoutées.

Il est beaucoup d'hommes sincères qui se feraient vos avocats, parce que la vérité est arrivée sur ce point à régner dans les consciences éclairées. Mais on voit que vous demandez d'emblée l'exercice des droits politiques, on croit que vous demandez encore autre chose, la liberté des passions, et, dès lors, on repousse toute idée de réforme. Vous êtes donc coupables d'avoir retardé, depuis vingt ans que vous prêchez sans discernement, sans goût et sans lumière l'affranchissement de la femme, d'avoir éloigné et ajourné indéfiniment l'examen de la question.

Solidaire auprès des railleurs, de tout ce qu'il y a eu d'extravagant et d'impudique dans plusieurs de ces tentatives, croyez que j'en prends fort bien mon parti et que les sarcasmes ne modifieront jamais ma croyance. Je sais que la moquerie est rarement de bonne foi et qu'elle est toujours au moins hasardée dans ses jugements. C'est pour cela qu'elle a peu d'importance, que son effet n'est pas durable et que vous faites assez bien de ne vous en point soucier... [Cette lettre est restée inachevée]



## Contexte

Dans ce texte rédigé en 1863, George SAND réagit à une publication contemporaine imaginant, sous forme fictive, l'entrée d'une femme à l'Académie française.

À cette époque, aucune femme n'est admise dans cette institution, qui demeure un symbole majeur du pouvoir littéraire et intellectuel, entièrement réservé aux hommes.

Ce contexte pousse SAND à intervenir : non pour revendiquer directement une place personnelle, mais pour questionner les fondements de cette exclusion.

Elle met en lumière le rôle déterminant que les femmes ont déjà joué dans la formation de la langue, des idées et de la culture, tout en dénonçant les préjugés persistants qui les tiennent à l'écart des instances officielles de reconnaissance.

Ainsi, ce texte s'inscrit dans un moment où la question de la place des femmes dans la vie intellectuelle devient visible, et où SAND choisit d'y répondre avec finesse, ironie et profondeur critique.

## Pourquoi les femmes à l'Académie ?

par George SAND

Sous ce titre piquant : *Les Femmes à l'Académie*, un écrivain dont les initiales cachent un nom qui nous a été révélé, et qui, jusqu'à ce jour, nous était resté inconnu, présente agréablement la fiction d'une femme anonyme prononçant son discours de réception à l'Académie française, en l'an de grâce... Un académicien, également anonyme et fictif, M. \*\*\*, répond à madame \*\*\* ; et ces deux discours, élégants, sérieux, aimables, fournissent l'étendue d'une jolie brochure qui se publie chez Dentu, et qui mérite d'attirer un instant l'attention du monde littéraire.

Donnons de sincères éloges à ce travail très réussi, en ce sens qu'il soulève d'utiles réflexions, tout en récréant l'esprit. S'il ne fait pas triompher sa thèse, l'auteur prouve du moins qu'il peut fort bien aspirer un jour pour son compte aux honneurs qu'il appelle aujourd'hui avec désintéressement sur d'autres têtes.

Analysons ensuite en peu de mots la séance imaginaire où madame \*\*\*, appelée par un vote unanime de l'illustre corps, accepte avec une dignité modeste la situation sans précédent qui lui est offerte. Elle remercie ses nouveaux confrères au nom du progrès que son élection signale dans les mœurs de son temps et que l'Académie de son temps est jalouse de servir et de proclamer.

M. \*\*\*, prenant la parole, déclare « que, plus heureusement inspirée qu'elle ne le fut en d'autres temps où, dominée par de fâcheux préjugés et d'injustes préventions, elle commit la faute de repousser de son sein de puissantes renommées, l'Académie, cette fois, n'a pas voulu s'exposer de nouveau à d'éternels regrets, » et qu'elle a rompu, en faveur des femmes, une tradition séculaire fondée sur un préjugé désormais évanoui.

Après avoir rappelé comme quoi, à l'époque de sa fondation, l'Académie, fort embarrassée de compléter son nombre voulu de quarante immortels, fut forcée de prendre, « pour décoration de son sanctuaire », les grands seigneurs dont chaque homme de lettres était alors plus ou moins l'obligé, M. \*\*\* déplore l'article de loi porté par le vieux Chapelain contre l'admission des femmes. Il rappelle la sérieuse et bienfaisante influence de l'hôtel de Rambouillet. Tous, dit-il en parlant des plus illustres écrivains du grand siècle, doivent quelque chose à cette société de femmes

célèbres : « la délicatesse de l'expression, la noblesse et la pureté des sentiments, la passion du beau, de l'idéal, de l'héroïsme. »

Après avoir nommé mademoiselle de Scudéry, mesdames de Sévigné, de La Fayette, de Motteville, de Tencin, de Staël, de Girardin, Amable Tastu, etc., et avoir omis, on ne sait pourquoi, mesdames de Genlis, de Souza, Cottin, CH. Reybaud, Colet, Valmore, et plusieurs autres femmes dont la prose ou les vers ont fait plus de bruit et de besogne que bon nombre d'académiciens déjà oubliés dans le court espace de deux siècles, M. \*\*\* fait ressortir la véritable question préparée par tant d'exemples : c'est que l'élément féminin est absolument nécessaire à la régénération de l'esprit et des mœurs en France ; c'est que l'homme tend de plus en plus à s'isoler, à devenir positif, et à concentrer son activité dans le développement d'une activité unique, l'art de tripler les capitaux.

« Nous ne voulons point, dit-il, faire ici le procès à ce siècle, qui, lui aussi, a sa grandeur ; mais tout, ici-bas, a son expiation ; et cette grandeur matérielle dont on ne cesse de nous vanter les merveilles, nous ne l'avons déjà que trop cruellement achetée au prix d'une décroissance morale aussi rapide qu'effrayante. »

Tout est là, en effet. Il est bien avéré que les hommes sont aux prises avec la question matérielle qui domine notre époque.

Mais quoi ! leur mission n'est-elle pas de suivre ce courant ? Ce monde des faits industriels et financiers où s'accomplissent des progrès nécessaires au développement de la civilisation dans l'avenir, faut-il le maudire comme un fléau qui passe, et ne s'agirait-il pas plutôt de soutenir des énergies qui préparent à l'esprit la conquête du monde ?

Si l'homme, pris de fièvre en présence des prodiges promis à son activité, redevient un peu brutal et un peu sauvage, le devoir de la femme n'est-il pas d'adoucir sa tâche sans paralyser ses forces ? Toute grande dépense d'énergie a ses besoins de réaction, ne le sait-on pas ? Ne peut-on pas dire que, si jamais époque n'eut plus d'essor vers le travail, jamais époque n'eut aussi plus d'aspirations vers les jouissances du repos ? Ceci est une conséquence toute logique, toute légitime et naturelle.

D'où vient que l'aspiration aux jouissances du moment a tourné à la corruption et qu'elle menace de rompre tous les liens de la sociabilité, de l'amour, de l'amitié, de la famille ? N'est-ce pas un peu la faute de l'autre sexe ? Est-il vrai qu'il ait,

comme le pense apparemment l'académicien de M. J. S., conservé pure dans quelques sanctuaires la tradition de l'idéal héroïque professé jadis à l'hôtel de Rambouillet ?

Ces sanctuaires, en tout cas, sont rares, ou leur influence est médiocre, car la majorité des femmes de la génération présente se partage en deux camps : les dévotes et les mondaines. Les nulles ne comptent pas et n'ont jamais compté. Parmi celles-ci, beaucoup s'arrangent pour résoudre le problème de concilier le Dieu jaloux et le monde tentateur. Rien n'est plus facile, du moment qu'on fait bon marché de la logique et qu'on ne se pique pas d'être bien d'accord avec soi-même. Mais tout ce qui a de l'élan et de la vitalité chez les femmes tend aussi à se manifester par quelque chose d'excessif : intolérance religieuse ou enivrement de luxe et de coquetterie.

Il est évident que la femme suit le courant du siècle, qu'elle renonce à entretenir le feu sacré de l'idéal ou qu'elle le cherche dans une interprétation religieuse qui n'est pas celle de l'homme éclairé de son temps. De là une sorte de divorce intellectuel produit par la même cause, par une cause que j'appellerai l'âpreté du siècle : une soif ardente de sécurité en même temps qu'une ardente audace d'entreprises, toutes les forces entraînées irrésistiblement vers l'avenir et se cramponnant au passé qui échappe, le présent trouble et un peu malsain, dévoré comme un mets sans saveur et dont on semble vouloir se repaître à la hâte entre la crainte et l'espérance.

Il est bien certain que, si les femmes pouvaient se préserver de cette fièvre et se faire anges pour purifier et ennoblir la société, tout serait pour le mieux ; mais nous craignons bien que le généreux appel de M. J. S. ne soit pas entendu de sitôt, et que l'Académie elle-même n'encourage, en aucune façon, les femmes à se faire apôtres du progrès.

Et, après tout, l'Académie a raison de ne pas le faire, car elle n'a pas mission de réformer les mœurs d'une manière directe, et elle n'a déjà que trop outre-passé son mandat en laissant certain esprit de discussion pénétrer dans son sanctuaire. L'Académie française est, en principe, une institution purement littéraire et nullement philosophique ou religieuse. D'où vient qu'elle s'est détournée de son but ? Cherchons-en la cause.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que l'Académie française a perdu son capital de talent ou de génie, puisqu'elle compte encore sur sa liste tant de

noms que, sous le rapport littéraire, tout le monde estime ou admire. En aucun temps la France n'a produit à la fois quarante génies de haut vol, et, dans tous les temps, quelques-uns de ces esprits de premier ordre ont mieux aimé se tenir à l'écart et conserver une entière indépendance que de se faire classer dans une série quelconque.

Qu'ils aient eu tort ou raison, qu'ils se soient isolés par orgueil mal entendu ou par un véritable sentiment de leur dignité, là n'est pas la question. L'Académie a sa fierté ou son orgueil aussi. Elle n'offre pas ses fauteuils ; elle veut qu'on se les dispute et qu'on les prenne d'assaut. Il n'y a donc pas de sérieux reproches à lui faire, quand elle laisse dehors les gens qui ne désirent pas entrer.

Lui reprochera-t-on, avec plus de justice, la tendance que, sans la lui reprocher, nous signalions tout à l'heure ? Dira-t-on qu'elle est fort coupable d'avoir laissé troubler sa sereine atmosphère par des questions religieuses et politiques ? Non, en vérité. Elle a subi la fatalité du progrès qui ne permet plus à l'esprit humain le culte étroit de l'art pour l'art.

Au temps de sa fondation, l'Académie ne se trouva point aux prises avec des problèmes sociaux trop compliqués. La royauté héréditaire n'avait pas été contestée. La noblesse était encore un titre que les gens de lettres ne révoquaient pas en doute, puisqu'elle était leur protectrice et l'appui du développement de leur renommée. La religion officielle n'était en lutte qu'avec d'autres programmes religieux, appartenant comme elle au christianisme. La philosophie indépendante n'avait pas encore arboré son drapeau.

On pouvait donc se dire et se persuader que certaines questions ne seraient jamais soulevées dans le monde des lettres et que les opinions personnelles n'y seraient représentées que par des nuances. Dès lors la mission d'un jury purement littéraire était possible. La tolérance mutuelle pouvait s'exercer sans trop d'efforts. On pouvait, sans grand mérite, se dire que l'on passerait, à l'occasion, sur le fond pour juger seulement la question de forme.

Combien de temps l'Académie française put-elle vivre sur cette illusion ? L'étude de son histoire nous mènerait trop loin ; franchissons les temps écoulés et voyons-la aujourd'hui en face de l'esprit du XIXe siècle. Peut-elle s'abstenir de prendre part aux affirmations et aux négations tranchées qui l'agitent ? Ne serait-elle pas déjà morte de belle mort dans l'opinion, si elle s'était bornée à mesurer des alexandrins et à ne pas faire un dictionnaire ? Ne faut-il pas qu'elle aussi vive de la vie qui circule, et

qu'en dépit de ses propres théories, elle s'inspire du milieu qu'elle traverse et qui la féconde ?

Ne lui demandons donc pas, nous qui lui reprochons d'être souvent en arrière du mouvement des idées, sa tendance irrésistible à se mêler au mouvement social. Qu'elle s'y mêle pour le retenir ou pour le pousser en avant, ceci est une question passagère, une question d'actualité ; la véritable question débattue dans ces derniers temps par la critique est de savoir si l'Académie doit ou ne doit pas s'abstenir de juger les opinions, les tendances, la conscience des écrivains et des poètes.

Pour nous, il ne s'agit pas de savoir ce que doit faire et ce que doit être l'Académie, mais bien de savoir ce qu'elle peut être, et ce qu'elle peut faire. Accordons-lui ce que souvent elle a refusé aux esprits indépendants, et reconnaissons qu'elle est forcée d'être ce qu'elle est, de faire ce qu'elle fait. Il lui est absolument impossible de séparer l'art des éléments qui le font éclore et qui le font vivre, et ces éléments constitutifs, ces éléments vitaux, c'est la religion, c'est la société, c'est la philosophie, c'est la politique, c'est l'ensemble et le détail des fermentations de l'histoire contemporaine.

Les choses en sont venues à ce point, et ce n'est pas la faute de l'Académie. Elle a résisté, on dit qu'elle résiste encore ; du moins, elle nous révèle de temps en temps, par la bouche de ses élégants coryphées, le désir naïf de nous parquer dans l'aimable forteresse du vieux bon goût, et dans le jardin fleuri des douces habitudes.

En d'autres termes, c'est le programme de certains éditeurs timorés qui, dans les temps de crise, proposent aux écrivains — je n'invente pas — des traités ainsi conçus : M. \*\*\* s'engagera à nous faire un roman de mœurs qui ne traitera ni de la religion, ni de la propriété, ni de la politique, ni de la famille, ni d'aucune question sociale à l'ordre du jour. Mais, comme les coryphées de l'Académie ne sont pas des éditeurs responsables, leur opinion personnelle perce à travers les conseils de leur prudence, et ils se hâtent d'ajouter à cet arrêt : Préservez-vous d'avoir une opinion nouvelle, ce corollaire très significatif : l'absence d'opinion nouvelle, voilà l'opinion des honnêtes gens.

Le mot d'honnêtes gens revient souvent et textuellement en cette rencontre. Que tous les écrivains qui attaquent quoi que ce soit dans l'ordonnance actuelle de la société, abus, préjugés, erreurs, mauvaises coutumes ou idées fausses, se le tiennent donc pour dit. Ils sont de malhonnêtes gens. Certains académiciens l'ont

proclamé avec toute la courtoisie de style qui les caractérise, et la majorité a opiné du bonnet dans ce sens : Amen !

On pourrait remarquer que, dans cet anathème lancé sur les esprits passionnés pour le progrès, il y a beaucoup de passion, puisqu'on en vient aux gros mots sous-entendus. Mais que personne ne s'en fâche ! L'Académie, tout en se cramponnant à la mort, fait encore preuve de vie, et ce qu'elle compte encore d'âmes jeunes et de talents généreux proteste contre la majorité actuelle par des œuvres d'une vitalité féconde. La lutte règne donc là comme ailleurs, comme partout. Quelque damasquinées et parées de rubans que soient les armes, on s'y porte des coups très prémédités et très âpres.

Les élections académiques, aujourd'hui dirigées dans le sens conservateur, peuvent demain prendre le courant contraire : qu'en faudra-t-il conclure ? Ce que nous avons conclu d'avance : il n'est plus possible que l'Académie soit un jury purement littéraire. Le progrès s'y oppose. Il n'y a plus de littérature, si l'esprit s'interdit la lutte et si le goût prétend proscrire la liberté de lutter.

Donc, l'Académie est ou sera un corps politique, religieux, socialiste ou philosophique. Elle est ou sera tout ce qu'on voudra, excepté l'Académie française, instituée pour distinguer, encourager et récompenser le talent. L'impartialité est une région inaccessible, une terre promise qu'elle ne saluera point avant l'accomplissement des temps, c'est-à-dire avant l'épuisement de nos incertitudes et de nos combats, de nos impatiences et de nos résistances, enfin avant le triomphe d'une certaine unité de tendances et de convictions comme il s'en rencontre de loin en loin dans l'histoire.

La place des femmes n'est donc pas plus à l'Académie de nos jours qu'elle n'est au Sénat, au Corps législatif ou dans les armées, et l'on nous accordera que ce ne sont point là des milieux bien appropriés au développement du genre de progrès qu'on les somme de réaliser.

Puisqu'il s'agit pour elles de ramener les bonnes mœurs et le charme de l'urbanité française par les grâces de l'esprit, par l'empire de la raison et par la douceur des relations, voyons si l'Académie française doit leur prêter l'appui de son autorité morale. Eh bien, nous pensons qu'il est trop tard et que l'Académie ne peut donner ce qu'elle n'a plus.

Elle a perdu l'occasion en n'appelant pas à elle madame de Staël et ensuite Delphine Gay, cette jeune et belle muse qui réalisa un peu le type de Corinne. L'Empire et la Restauration permettaient encore ces quelques heures de recueillement, où l'on pouvait juger, sans passion, des ouvrages inspirés par le sentiment pur. Aujourd'hui, l'Académie éprouve le besoin de contenir tout ce qui lui paraît belliqueux ; demain peut-être, elle éprouvera celui de se rajeunir par des aspirations contraires ; mais, dans cette balance agitée par les orages du dehors, elle ne peut plus peser le mérite intrinsèque de l'art, et elle y renonce avec une certaine vaillance dont nous ne lui savons pas mauvais gré, puisqu'elle nous affranchit en s'affranchissant elle-même.

Que gagneraient donc les femmes à être enrôlées dans cette phalange, dont le drapeau est un drapeau de guerre ? Si leur mission est une mission de concorde et d'amour, laissons-leur l'illusion de la pureté des eaux de Castalie, ou disons-leur franchement que cette source ne peut plus couler pour elles.

Il faut qu'elles rêvent encore un paradis poétique en dehors de ce monde, ou qu'elles abordent résolument le problème de la philosophie pratique. Dès qu'elles l'auront compris, elles verront clairement que les lettres sont une véritable république et que les sénats littéraires sont condamnés à disparaître dans un temps donné.

Quand la poésie languit, c'est qu'elle est étouffée par des influences prosaïques et qu'elle a la poitrine oppressée par quelque ambition étrangère à sa nature. Quand elle s'épanouit, c'est qu'elle a entendu sonner l'heure de l'indépendance et qu'elle a senti dans le public, son seul juge, le frémissement de la liberté rénovatrice. Jamais le désir d'arriver à l'Académie ne fera surgir un talent nouveau.

Les dons de l'intelligence sont le produit plus ou moins spontané d'une culture *sui generis* que personne ne peut réglementer, et les traditions se brisent comme le verre là où le génie commence. Aucune récompense, aucun encouragement ne sert là où le feu sacré ne brûle pas. Le privilège d'appartenir à une assemblée d'élite n'est qu'un stimulant très secondaire pour celui que stimule avant tout le besoin d'éclairer ou de charmer la multitude. Les lauriers du Parnasse sont passés de mode et l'homme n'a plus affaire aux dieux de l'Olympe, mais bien aux hommes de son temps, car les gloires consacrées par décret ne relèvent en somme que du public et de l'histoire.



L'horizon des gens de lettres s'est donc élargi, depuis le grand siècle, dans une proportion que l'Académie a dû suivre sans être enchaînée par l'esprit de corps. Recrutée précisément parmi ceux que le succès lui impose, elle a dû renoncer à tout privilège de maîtrise intellectuelle, et c'est bien en vain qu'elle prétendrait assurer le règne de la tradition, conserver les lois du langage et régler les formes de l'art. Elle n'y peut vraiment plus rien.

L'école romantique lui ayant fait violence, elle s'est jetée dès lors en pleine révolution, et, comme la liberté est une mère féconde qui engendre toutes les formes de l'avenir, il est bien évident que, si l'élément romantique avait conservé la majorité dans cette illustre assemblée, il lui faudrait déjà lutter aujourd'hui contre un élément nouveau, ou lui ouvrir les bras franchement. Et cet élément nouveau, en supposant qu'il produisît encore une forte pléiade, comme celle dont Victor Hugo fut le chef géant, ne serait-il pas bientôt contesté dans ses arrêts et dans ses tendances par une école plus nouvelle encore ?

Le vrai beau, le moins beau, le plus, le moins, le peu et le beaucoup dans l'échelle de mérite des personnalités, toutes ces distinctions n'ont rien à voir devant la condition vitale et absolue, le droit de vivre et la liberté de marcher. Non, non ! le temps n'est plus où quarante hommes célèbres, si imposants qu'on les supposât, pourraient diminuer la valeur d'un seul homme de talent secondaire, s'il plaisait à Dieu que cet homme émit, tant bien que mal, une idée neuve et généreuse.

Concluons de tout ceci que, comme bien d'autres grandeurs du passé, l'Académie française est une grandeur inutile et dès lors placée devant nous comme une lampe qui achève de brûler. Nous ne sommes point tentés de porter sur elle une main impie. Elle est un monument jadis dédié à la civilisation et qui la représente encore à certains égards, puisqu'elle abrite encore de nobles et grands esprits ; mais elle n'a plus sa raison d'être dans l'avenir, car elle est un reste de féodalité littéraire, et il ne lui suffirait plus de se borner à un rôle purement littéraire pour faire accepter son autorité.

Le moindre écrivain a le droit de protester contre elle et de proposer au public une manière d'émettre sa pensée que le public est seul compétent pour admettre ou pour rejeter. On a dit, dans les hautes régions de la philosophie nouvelle, qu'un jour viendrait où chaque homme serait son propre Pape et son propre César. On peut dire dès aujourd'hui que chaque esprit un peu sérieux porte en soi sa propre Académie.

Et pourtant la fiction d'un de ces vénérables fauteuils est encore un objet d'envie, un sujet de dépit et d'amertume pour quelques hommes qui désirent cette faveur sans l'espérer, et qui crient que ces raisins-là sont trop verts. Pour tous ceux qui voient le progrès sous son véritable aspect, et pour les femmes, qu'il s'agit d'initier à la notion saine de ce progrès en voie de formation, il y a une formule plus respectueuse : c'est que ces raisins-là sont trop mûrs.

Nohant, 20 mai 1863

# LA NATURE, LE BEAU, LE TOUT, LA VIE

« On se sent si petit devant un paysage, et pourtant on se sent si grand de pouvoir l'aimer. L'âme se dilate à la mesure de l'infini qu'elle contemple. »  
*Lettres d'un voyageur*

« Je n'y vois rien à répondre, en effet, sinon que l'art est une démonstration dont la nature est la preuve; que le fait préexistant de cette preuve est toujours là pour justifier et contredire la démonstration, et qu'on n'en peut pas faire de bonne si on n'examine pas la preuve avec amour et religion. » Préface de François le Champi (1848).

« Nous sommes de nature, en nature, par nature, et pour nature. Talent, volonté, génie sont des phénomènes naturels comme le lac, le volcan, la montagne, le vent, l'étoile, le nuage. » *Lettre à Gustave Flaubert*

« Voulez-vous rêver, jouir d'une vie intense, eh bien défendez la nature car elle est la source de l'art. Et mieux encore, elle est la source de la vie. »  
*Préface de François le Champi (1848)*

« Comme il se passera encore peut-être des siècles avant que les besoins de la nature et les exigences de l'art soient pris en considération par les sociétés, il est à présumer que le progrès industriel détruira de plus en plus les plantes séculaires, ou qu'il ne donnera de longtemps à aucune plante élevée le droit de vivre au-delà de l'âge strictement nécessaire à son exploitation. »  
« Les bois », *Nouvelles lettres d'un voyageur* (paru dans *Le Magasin pittoresque*, janvier 1856)

La nature est tout ce qu'on voit,  
Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on aime,  
Tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit,  
Tout ce que l'on sent en soi-même.

Elle est belle pour qui la voit,  
Elle est bonne à celui qui l'aime,  
Elle est juste quand on y croit  
Et qu'on la respecte en soi-même  
Regarde le ciel, il te voit,

Embrasse la terre, elle t'aime.  
La vérité c'est ce qu'on croit  
En la nature c'est toi-même. »  
« À Aurore » (poème)

« Si on n'y prend garde, l'arbre disparaîtra et la fin de la planète viendra par dessèchement sans cataclysme nécessaire, par la faute de l'homme. N'en riez pas, ceux qui ont étudié la question n'y songent pas sans épouvante. »  
*Impressions et souvenirs* (article paru dans *Le Temps*, années 1850-1860)

« La nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. »  
*Écrits champêtres*

« Je n'ai pas besoin d'être certaine du salut de la planète et de ses habitants pour croire à la nécessité du bien et du beau : si la planète sort de cette loi, elle périra. »  
*Correspondance*

« Il n'y a rien de ce qui paraît être en dehors de nous, qui ne soit nous. Le non-moi n'existe pas d'une manière absolue, par conséquent le moi absolu est une notion fautive. Toute la terre et tout le ciel agissent sur nous à toute heure, et, à toute heure, nous réagissons sur toute la terre et sur tout le ciel sans nous en apercevoir. »  
*Impressions et souvenirs* (paru dans *Le Temps*, 19 septembre 1872)

« Pour vouloir être trop libres, nous sortons de la nature et de la vérité, nous entrons dans quelque chose d'anormal et de monstrueux, parce que la liberté absolue ne peut être acquise qu'en sortant de l'humanité. »

*Impressions et souvenirs* (paru dans *Le Temps*, 1er septembre 1872)

« Non ; mais remarquons que la nature a horreur du faux, et n'oublions pas que l'homme fait partie de la nature. Il prétend y occuper la première place. Qu'il se nourrisse de mensonge, il tomberait à la dernière. »

« Entre deux nuages », *Impressions et souvenirs*

« La vie se sert de tout, et ce que le temps et l'homme détruisent renaît sous des formes nouvelles, grâce à cette fée qui ne laisse rien perdre, qui répare tout et recommence tout ce qui est défait. Cette reine des fées, vous la connaissez fort bien : c'est la nature. » « Le marteau rouge », *Contes d'une grand-mère* (1873)

« La nature est une mine de merveilles, mes chers enfants, et toutes les fois qu'on y met tant soit peu le nez, on est étonné de ce qu'elle vous révèle. »

« Les ailes du courage », *Contes d'une grand-mère*

« La nature ne se livre pas au commandement du professeur ; essentiellement mystérieuse, elle a sa révélation particulière pour chaque individu et s'empare de lui par un procédé qu'elle ne répète pas pour un autre. Il faut la voir soi-même et l'interroger avec ses propres tentacules. Elle est éloquente pour tous, mais jamais traduisible jusqu'au fond, car elle a tous les langages, et, sous la prodigalité de ses expressions diverses, elle a un dernier mot caché qu'elle garde pour elle et que, Dieu merci, pour l'art, l'homme cherchera éternellement. »

*Impressions et souvenirs* (paru dans *Le Temps*, 13 novembre 1872)

« La nature est éternellement jeune, belle et généreuse. »

*Promenades autour d'un village*, chapitre I

« La nature console de tout. »

*Correspondance* (lettre à Maurice, 1855)

« Il faut aimer la nature et ses œuvres, car elles sont la poésie vivante. »

*Préface de La Mare au Diable*

« La vérité est dans la nature et nulle part ailleurs. »

*La Comtesse de Rudolstadt* (1847)

« Rien n'est indifférent dans la nature ; tout y est symbole. »

*Préface de La Mare au Diable*

« L'homme détruit ce qu'il devrait aimer : la terre qui le porte. » *Correspondance* (1863)

« Le bon Dieu est dans tout, dans le brin d'herbe comme dans l'étoile, dans la chenille comme dans l'archange. » *François le Champi* (1848)

« J'ai senti que je préférais la simplicité de cœur à la science des habiles. »

*Préface de La Mare au Diable* (1846)

« Je ne sais rien de plus joli que cette symbolique touchante qui représente la vie de l'homme par la carrière du laboureur. » *La Mare au Diable* (1846)

« La musique est à la fois un art et une science. Il faut en connaître les règles pour la sentir et il faut la sentir pour en connaître les règles. » *Consuelo* (1842)

## JUSTICE SOCIALE, CONDITION FÉMININE, ACTION

« Voyons, pourquoi ne voulez-vous pas qu'une femme, c'est-à-dire un être infiniment supérieur sauf en ce qui concerne la force physique et la barbe au menton, croie que les hommes peuvent devenir meilleurs, plus heureux, en changeant l'état d'une société pourrie et décrépie dans ses principes ? [...] Nous ne songeons qu'à nous, égoïstes que nous sommes ; nous avons peur de nous enrouer à prêcher, de nous échauffer à combattre, de nous ruiner un peu en travaillant surtout pour le bien public. » Article politique (période révolutionnaire de 1848)

« Vos outils et mes plumes sont frères. Quand vous semez le blé, moi je sème des idées, mais nous travaillons au même champ : celui de l'avenir. »

*Discours aux ouvriers de La Châtre (1848)*

« L'Histoire ne nous dit rien des souffrances du peuple ; elle nous raconte les guerres des rois, mais elle ne nous dit pas les douleurs des nations. »

*Le Compagnon du tour de France (1840)*

« J'ai transporté dans le passé des idées qui sont de mon temps, j'en conviens ; mais j'ai cru pouvoir le faire, puisque je cherchais moins à peindre fidèlement une époque révolue qu'à résoudre un problème de la nature humaine dans des conditions données. » *Préface de Mauprat (1837)*

« Je ne puis comprendre le droit de l'homme sans le droit de la femme. »

*Lettre à Giuseppe Mazzini (1849)*

« L'homme et la femme sont égaux ; ils ne sont pas semblables. »

*Lélia (1833)*

« La chaîne du mariage n'est pas lourde, pourvu qu'on la porte à deux. »

*Indiana (1832)*

« Je suis femme et je revendique tous les droits de l'homme. »

*Correspondance (1837)*

« Une femme n'est rien dans la société telle qu'elle est : il faut qu'elle soit tout dans sa famille pour exister quelque part. » *Histoire de ma vie*, partie II

« Je ne crois pas qu'une femme doive s'éteindre pour que l'homme brille. »  
*Lettres à Marcie* (1848)

« La femme souffre dans une société qui ne veut pas la reconnaître citoyenne. »  
*Questions politiques et sociales* (1848)

« Le monde va mal parce que les femmes sont tenues à l'écart des grandes affaires. »  
*Correspondance* (1844)

« La femme est l'avenir de l'homme. »  
*Correspondance*

« Tous les hommes sont frères et pourtant celui qui ose élever la voix pour proclamer cette saine vérité passe pour un insensé. Le riche méprise le pauvre qui le sert. Le blanc enchaîne le noir, l'indien fait la chasse au Peau-rouge. Partout le fort opprime le faible, partout l'homme de plaisir écrase et foule aux pieds l'homme de peine. Et nous autres femmes, dans toutes les classes, nous sommes les victimes de vos lois injustes et de vos préjugés barbares. » *Indiana* (1832)

« Je suis une femme qui, depuis l'enfance, a été élevée comme un homme... Je pense en homme, j'agis en homme, et pourtant je suis femme. »  
*Gabriel* (1839)

« Ce sont les âmes douces et résignées qui entretiennent l'orgueil et la rudesse des grands. » *Mauprat* (1837)

« Chacun se moquait de l'accent et des coutumes de son voisin et se croyait d'une autre race pour deux lieues de distance. C'est une grande misère que cette ignorance qui fait mépriser et haïr ce qu'on ne connaît pas. » *Les Maîtres sonneurs* (1853)

« Le monde est plein de ces préjugés qui font le malheur des honnêtes gens. L'opinion! L'opinion!... Mais la conscience, monsieur, est-ce qu'elle n'est donc rien ? »  
*Le Mariage de Victorine* (1851)



« Madeleine se sentit si émue qu'elle en avait la fièvre... "Si je le renvoie, qui est-ce qui l'aimera ? Qui est-ce qui le défendra contre la misère et le mauvais exemple ?" »  
*François le Champi* (1850)

« Que les erreurs de l'ignorant lui soient pardonnées. On n'a pas le droit de punir l'ignorance, mais il faut l'éclairer, car si on ne se hâte, elle nous perdra avec elle, et ce sera notre faute encore plus que la sienne. » *Le Compagnon du tour de France* (1840)

« Le génie, c'est la patience. » *Correspondance* (lettre à Gustave Flaubert, 1857)

« Il faut agir en homme de pensée et penser en homme d'action. »  
*Correspondance* (1863)

« Le courage est presque toujours une simple constance du cœur. »  
*Histoire de ma vie*, partie III

« La foi soulève les montagnes, mais le doute les laisse tomber sur nos têtes. »  
*Consuelo* (1842)

« Il faut du cœur pour vivre, et surtout pour vivre dignement. » *Correspondance* (1848)

« La vie ne vaut rien sans la passion qui l'enflamme. » *Correspondance* (1853)

« Le devoir est ce que nous devons aux autres, non ce que nous attendons d'eux. »  
*Correspondance* (1864)

# AMOUR, CRÉATION, SENSIBILITÉ, RÊVE

« Nous autres, poètes et artistes, nous sommes les oreilles et les yeux de l'humanité. Si nous ne sentons pas, si nous ne voyons pas pour les autres, à quoi servons-nous ?

» *Lettre à Gustave Flaubert*

« Le rêve tout comme l'admiration sont un credo, une clé optimiste pour comprendre le monde, et ses transformations. La science y côtoie l'intuition, le réel éclaire l'irréel, les frontières s'effacent, et la vie - dans toute sa splendeur - s'y révèle pour ce qu'elle est : un mystère. » *Laura. Voyage dans le cristal* (paru dans *La Revue des Deux mondes*, 1er et 15 janvier 1864)

« Il y a donc en nous cet instinct de remaniement de la réalité que les phrénologues appellent la merveillosité ? C'est le grain de folie qu'il nous faut tous subir quand nous sommes la proie d'une passion, et je suis en ce moment la proie enivrée de la passion de voir. » « À Rollinat, Journal », *Impressions et souvenirs* (paru dans *Le Temps*, 14 décembre 1871)

« Dans la demi-obscurité des nuits claires où les étoiles scintillaient comme des yeux de diamant en l'absence de la lune, il croyait saisir les formes de ces êtres fantastiques, les plis de leurs robes, les ondulations de leurs chevelures d'argent. Aux approches du dégel, elles changeaient d'aspect et d'attitude, et il les entendait tomber des branches avec un bruit frais et léger, comme si, en touchant la nappe neigeuse du sol, elles eussent pris un souple élan pour s'envoler ailleurs. » « Le chêne parlant », *Contes d'une grand-mère*

« Ne rougissez jamais de cette sensibilité qui fait votre force et votre tourment. Les cœurs froids sont les seuls à plaindre. Ils ne connaissent ni les douces larmes, ni les saintes indignations, ni les généreuses pitiés. » *Le Secrétaire intime* (1834)

« On nous a tant dit que nous étions folles, nous autres femmes de sentiment et d'imagination, que j'ai fini par le croire... Mais non, je ne le crois pas. Je crois que nous sommes des êtres plus complets, plus près de la vérité divine que les êtres positifs. » *Impressions et souvenirs* (1873)

« La sensibilité n'est pas une faiblesse, c'est une magnifique et terrible force. Le vulgaire n'a que de la dureté ; il prend son impuissance à sentir pour de la fermeté d'âme. » *Lélia* (1833)

« L'intelligence ne vaut que par le cœur, c'est-à-dire que ce qu'on sait n'a de prix que par ce qu'on sent. » *Lettre à son fils Maurice* (1843)

« L'amitié partage toutes les peines, et non tous les plaisirs. » *Indiana* (1832)

« Écrire sous cette lune, c'est labourer le firmament. L'encre est noire comme la terre retournée, mais les lettres brillent comme des étoiles semées. » *Journal intime* (1848)

« Simplifier sa vie à mesure qu'on a moins de besoins dans la vie est une chose sage et facile, à portée de tout le monde. » *La Mare au Diable* (1846)

« Les grands esprits peuvent être bilieux et vindicatifs, mais dès qu'ils réfléchissent, il leur est impossible d'être injustes et insensibles. » *Consuelo* (1842-1843)

« La musique dit tout ce que l'âme rêve et pressent de plus mystérieux et de plus élevé. » *Consuelo* (1842-1843)

« Il n'y a qu'un bonheur dans la vie, c'est d'aimer et d'être aimé. » *Lettre à Lina Calamatta* (1862)

« Aimer, c'est vivre ; c'est la seule chose qui vaille. » *Correspondance* (1855)

« L'amour est la seule passion qui se paye d'elle-même. » *François le Champi* (1847)

« L'âme a des besoins que la raison ne connaît pas. » *Spiridion* (1839)

« La liberté est un état intérieur avant d'être un état social. » *Histoire de ma vie*, partie IV

« L'art est un effort vers la lumière. » *Correspondance* (lettre à Flaubert)

« Le rêve est la vie elle-même, plus grande, plus pure. » *Consuelo* (1842)

« L'imagination gouverne le monde. » *Histoire de ma vie*, partie II

Ainsi se termine le livret de mai  
2026 que L'HÊTRE ASBL consacre à  
George SAND. Son devoir moral et son  
ambition sont tout entières dans le  
rendez-vous qu'elle vous adresse.

chères amies lectrices, chers amis  
lecteurs : retrouvons-nous en mai  
2027, pour la découverte d'un  
deuxième livret.

George SAND vous surprendra et vous  
ravira encore pendant  
de fécondes années.



**BUREAU/ATELIER | LE GERMOIR · Avenue Louise 263 à Ixelles**

**SIÈGE SOCIAL | Chaussée de Waterloo 1064 à 1180 Bruxelles**

**Contact : 0478/30.30.73 - 0471/75.76.45**

**Mail : [info@lhetre.be](mailto:info@lhetre.be)**

